

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT POUR L'ÉT
DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΕΠΙΣΤΗΜΙΑΚΗ
Ν. ΙΟΡΓΑΚΙΟΥ ΚΟΥΡ
ΑΥΡΙΩΤΟ
ΑΦΙΕ.

BRÈVE HISTOIRE DE L'ALBIE

❖ ET DU PEUPLE ALBANAIS



BUCAREȘT

Imprimerie „Cultura Neamului Românesc

1919



Handwritten signature or initials.



3K1
I9

ΒΙΒΛΙΟΘΗΚΗ
ΠΑΝΕΠΙΣΤΗΜΙΟΥ ΙΩΑΝΝΙΝΩΝ



026000339445



Handwritten signature or initials.



Αριθ. υπ. 141578

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT POUR L'ÉTUDE
DE L'EUROPE SUD-ORIENTALE

BRÈVE HISTOIRE
DE
L'ALBANIE
ET DU
PEUPLE ALBANAIS

PAR

N. IORGA

Professeur à l'Université de Bucarest,
membre de l'Académie Roumaine.

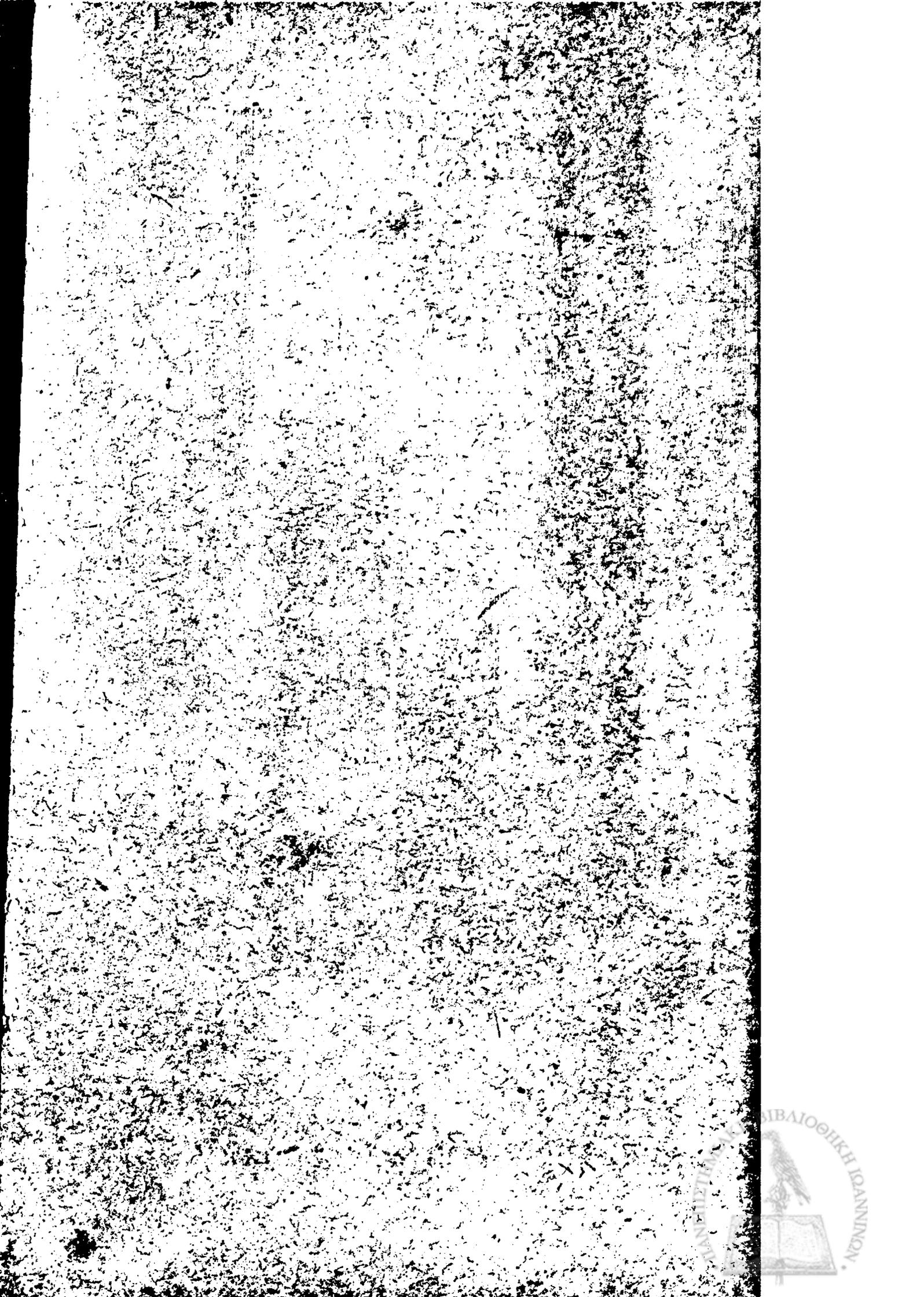


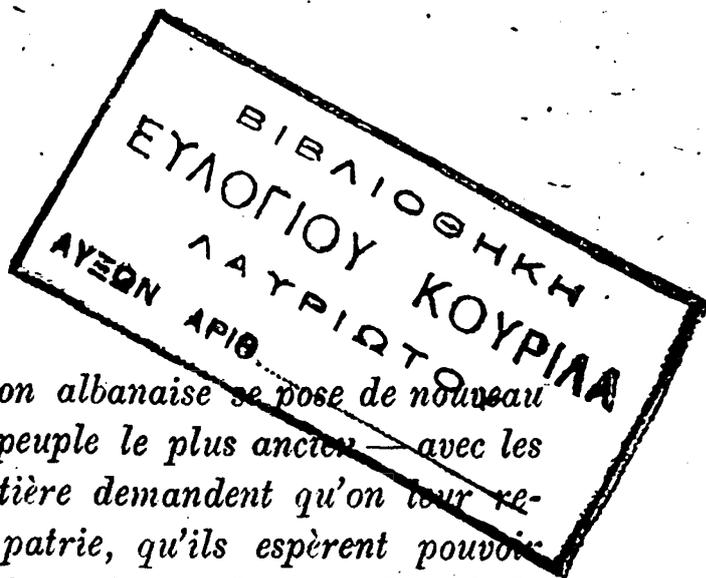
BUCAREST

Imprimerie „Cultura Neamului Românesc“

1919







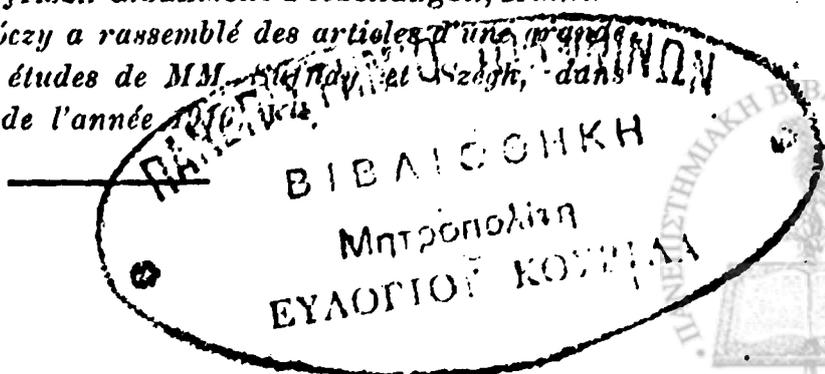
Au moment où la question albanaise se pose de nouveau et où les représentants du peuple le plus ancien — avec les Basques — de l'Europe entière demandent qu'on leur reconnaisse à eux aussi une patrie, qu'ils espèrent pouvoir conduire dans la direction imposée par les postulats de la civilisation moderne, au moment où l'Italie s'intéresse, — ayant bien ce droit — au sort de ces demi-frères des Balcons, on s'est adressé à moi pour avoir un résumé de l'histoire de cette vieille et tragique Albanie.

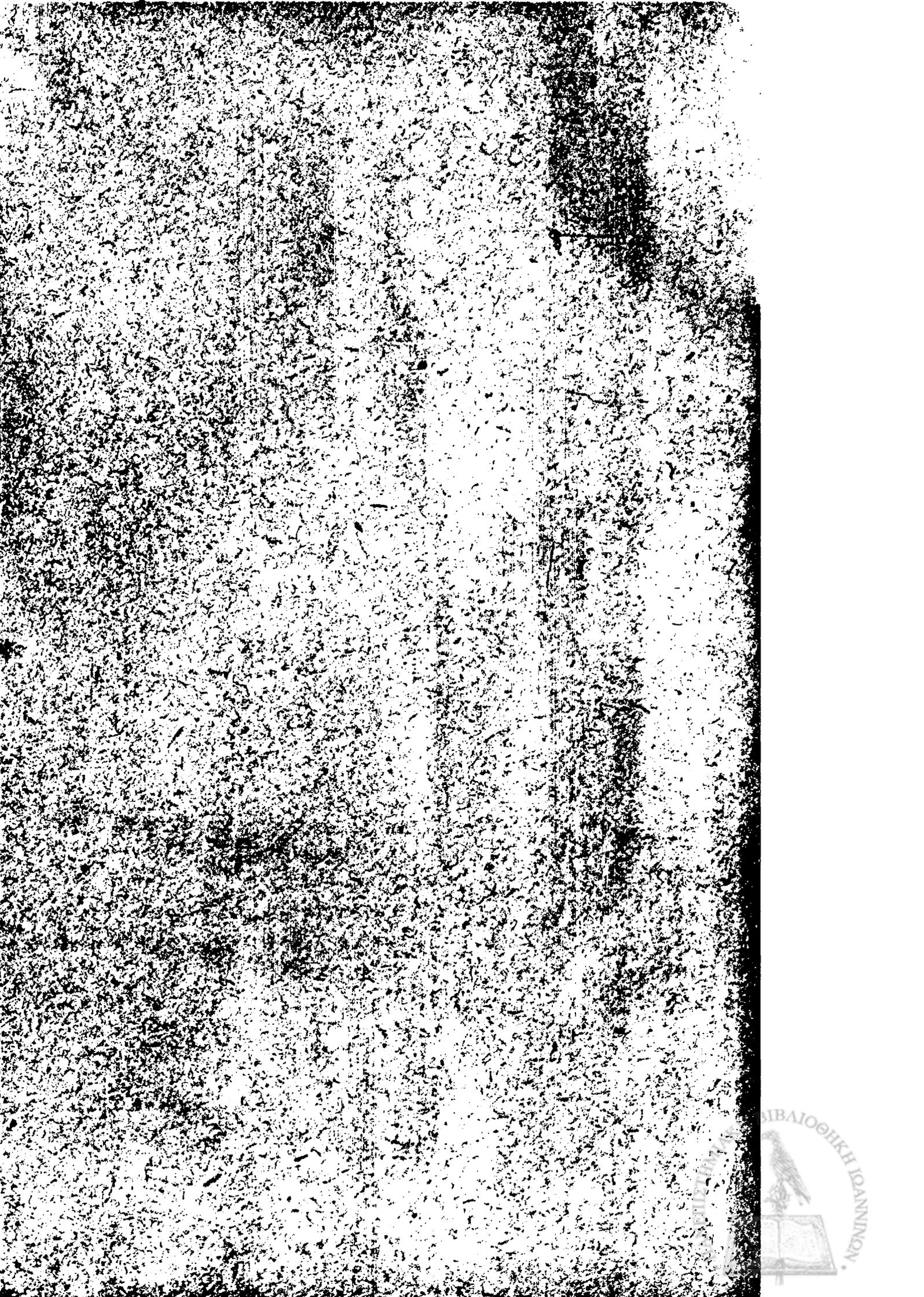
En 1913 j'avais fait, pendant une année entière, à l'„Institut pour l'étude de l'Europe sud-orientale“ de Bucarest des leçons sur le passé albanais. Je n'avais pas eu encore l'occasion de publier le texte roumain, qui avait été sténographié.

Ces leçons ont servi de base au petit travail qui s'adresse aujourd'hui, plutôt qu'aux savants, qui connaissent presque tout ce qui est contenu dans ce peu de pages, à un public — juge aujourd'hui des procès politiques —, auquel les nouvelles données de la science, enrichie tout récemment d'abondantes informations, n'avaient pas été encore communiquées¹.

J'espère que, par ces conclusions, cette brochure servira à la cause de la justice nationale et à celle, qui lui est si étroitement reliée, — chaque nation ayant sa place dans la vie matérielle et spirituelle de l'humanité entière —, de la civilisation elle-même.

¹ Nous signalerons les *Illyrisch-albanische Forschungen*, Munich-Leipzig 1916, où feu Thallóczy a rassemblé des articles d'une grande importance et les récentes études de MM. Steindler et Szegh, dans l'*Ungarische Rundschau* de l'année 1916.





I.

Origines.

Dans la collection d'actes et de registes relatifs à l'Albanie qu'avait commencé à publier il y a quelques années trois érudits d'Autriche-Hongrie, MM. Jireček, Thälloczy et Sufflay¹, on cherche à donner, dans la préface, une définition de l'Albanie. Cette définition, un Albanais appartenant à la vieille génération serait bien en peine de la donner, étant attaché avant tout à sa gent, à son clan.

Sans doute, au point de vue de la langue, aussi bien que de la race, on peut distinguer les limites de l'habitation d'une nation albanaise, au point de vue de certains souvenirs historiques, il existe aussi une conscience commune, supérieure à celle des clans. D'après le dialecte on distingue depuis longtemps les Guègues, au Nord, et au Sud les Tosques. D'anciens noms traditionnels, comme celui des Malissores, celui des Mirdites, se sont conservés jusqu'aujourd'hui. On pourrait essayer une grammaire du dialecte guègue et du dialecte tosqe, considérés dans leur individualité particulière, mais une histoire du groupe Nord différente de celle du groupe Sud est tout aussi impossible dans un autre sens que celui purement local, qu'une histoire de ces Malissores et Mirdites.

Et cependant, lorsqu'on veut fixer les frontières de l'Albanie historique, on se butte, en dehors de la dif-

¹ *Acta et diplomata res Albaniae mediae aetatis illustrantia*, I, Vienne 1913.



ficulté provoquée par les migrations et la rivalité envahissante des races sur le même territoire, au fait que cette Albanie qu'il s'agit depuis quelque temps de reconstruire, n'a jamais existé dans le passé comme un État unique, soumis à une seule et même autorité nationale. Le principal et grand héros de la race, Scanderbeg, le vaillant chevalier de la chrétienté au XV-e siècle — et il avait commencé par être musulman, de gré ou de force — avait, outre le sentiment d'adhérence à sa famille et à son groupe, celui de la mission politique et religieuse qu'il accomplissait, mais, disposant d'éléments de nations différentes, Albanais, Slaves, Grecs, latins, orthodoxes, il n'avait pas la conscience bien nette de représenter le long passé et l'avenir possible d'une nation.

Cependant, au point de vue des éditeurs de ces anciens documents concernant l'Albanie du moyen-âge, les limites territoriales sont plus ou moins indifférentes. Il s'agit d'un peuple qui, tout en étant étroitement attaché à sa terre, qu'il défendait avec acharnement contre tout étranger, en dépassait souvent les bornes sans rechercher un nouvel établissement et sans vouloir donner une plus large base territoriale à son existence. Ce qui intéresse donc ce n'est pas ce territoire même, plus large ou plus étroit, ni les villes, appartenant pour la plupart aux étrangers, ni les villages disséminés au milieu des rochers ou perdus dans les cirques des montagnes, mais bien la vitalité d'une admirable énergie conservatrice et d'une force de résistance étonnante, qui forme l'intérêt de l'histoire des Albanais et explique leur existence actuelle.

Depuis quelque temps les recherches des philologues, portant sur les noms de localités dans la péninsule des Balkans, ainsi que sur l'autre versant de la Mer



Adriatique, jusque dans la région méridionale du Tyrol sont arrivées à fixer l'assiette territoriale sur laquelle c'est étendue l'ancienne race des Illyres, dont, sans aucun doute, descendent les Albanais actuels. Mais la langue dont on a reconnu les éléments dans la nomenclature de ces régions n'est plus parlée depuis des siècles: les descendants des Illyres ont emprunté à leurs frères et cousins, à leurs voisins plus nombreux, et plus avancés, vivant dans des régions fertiles et ouvertes à l'étranger, un nouveau dialecte, celui des Thraces. Les descendants de ces Thraces sont arrivés à parler le grec, le slave ou le latin romanique des Roumains d'aujourd'hui, alors que la langue thrace est restée l'apanage exclusif des Albanais, la langue roumaine n'ayant gardé qu'un tout petit groupe de mots empruntés à l'idiome de ces ancêtres.

Le thrace parlé par les Albanais est un langage bref, concis, de combat et de commandement dédaignant l'harmonie des voyelles, laissant s'entrechoquer comme dans un conflit des armes, les consonnes rudes. Comme il y a eu une influence du latin, grâce à l'invasion militaire et politique de la République et de l'Empire, comme il y a eu d'importantes infiltrations dans les cités du littoral, devenues toutes romaines, des éléments latins ont pénétré dans l'albanais, et ces éléments sont si nombreux, ils embrassent d'une manière si large toutes les notions d'une civilisation plus élevée, qu'on a pu considérer avec raison l'albanais comme une langue à demi-romane; mais ces mots ont subi en passant par le gosier des âpres guerriers balkaniques des modifications qui leur donnent le même aspect abrupte qui forme le caractère, barbare, mais imposant, de cet idiome. Des mots italiens, grecs, slaves, turcs se sont ajoutés ensuite à ce fonds primitif.

Les mots latins qu'on découvre dans la langue al-



banaise ne recouvrent cependant pas toujours, comme en roumain et comme dans toutes les langues romanes, des notions fondamentales, appartenant au cycle de la nature, du corps humain, de la vie journalière et de la pensée. Le fonds originaire thrace forme indubitablement la base de la langue, de même qu'il est l'élément de base en ce qui concerne la race. Les termes en relation avec la religion chrétienne ne peuvent être que latins à cause du caractère occidental qu'a eu dès le commencement et qu'a pu garder, malgré les influences byzantines, la nouvelle forme religieuse: des termes italiens, de nuance vénitienne surtout, ne manquent pas, comme une conséquence du fait que la religion a été représentée plus tard, pendant des siècles, par des missionnaires, des prêtres originaires de la péninsule voisine et par des Albanais qui étaient leurs disciples.

Le fonds latin dans la langue albanaise n'appartient pas au parler vulgaire, tel qu'on le retrouve à la base des langues romanes proprement dites. Il appartient à une forme plus ancienne et plus pure du latin. Ces mots ont été empruntés le plus souvent, avec les notions correspondantes, au moment où la République romaine accomplissait sur la rive balcanique le rôle qui fut accompli plus tard dans la même région par Venise conquérante et colonisatrice. L'historien grec de la Rome républicaine, Polybe, a raconté d'une manière très circonstanciée les guerres qui ont été portées par les légions contre les éléments illyriens qui rendaient mal assurée la navigation dans la Mer Adriatique. Les noms de la reine Theuta et de son mari, le roi Agron, ancêtres des chefs albanais du moyen-âge et de l'époque moderne, se trouvent souvent dans les pages de l'historien grec de la République.

Un peu plus tard les Romains trouvent sur cette



côte occidentale de la péninsule de Balcan d'autres ennemis illyriens que les pirates de ces anciens rois.

La Macédoine combattait sous les successeurs d'Alexandre-le-Grand pour son existence indépendante. En relation avec ce royaume, hellénique seulement en ce qui concerne la civilisation acquise par la classe dominante, car la population était de même origine illyrienne que celle du littoral, apparaissent, à différents moments du développement de l'organisation purement militaire des Macédoniens, des chefs au caractère purement illyrique. Cette fois il s'agit bien d'un conflit politique avec une force jusqu'à un certain point organisée. Tel fut le sens de la guerre que Rome dut livrer au „roi“ Pleuratus, au „roi“ Gentius et, au moment de la liquidation macédonienne, l'incursion en Italie du roi Pyrrhus, celui dont les éléphants, empruntés au système militaire du conquérant de l'Asie, jetèrent quelque temps l'effroi au milieu des légions. Ce Pyrrhus, dont le rôle a été quelque peu exagéré par les historiens romains d'une époque ultérieure, désireux d'agrandir tout ce qui appartenait au passé de leur cité, nous apparaît plutôt semblable à ces chefs de stratiotes, portant aussi des noms grecs, qui jouent un important rôle de mercenaires dans les guerres italiennes du XV^e et surtout du XVI^e siècle. A son époque Pyrrhus dut avoir, de même que ces soudoyers du commencement de l'époque moderne, des chantres de ses exploits, car dans la pensée comme dans l'action albanaise le souffle épique s'est continué dès les siècles les plus obscurs jusqu'au moment où une lumière plus claire est projetée par les sources modernes.

Pyrrhus était un roi, et par ce caractère même d'une royauté militaire conduisant son peuple à des conquêtes sans terme et souvent sans but les Macédoniens eux-mêmes prouvent leur participation à la vie com-



mune de la race illyro-thrace. Tout en servant sous Philippe, sous Alexandre-le Grand et ses successeurs un idéal qui était celui de la revanche hellénique contre l'Asie, ces guerriers de la Macédoine étaient liés ensemble par un tout autre sentiment que celui de la communauté civique des organisations municipales grecques, et ce sentiment n'est pas sans doute différent de celui qui a donné à Scanderbeg aussi bien qu'à Ali-Pacha leurs superbes guerriers: c'est celui de la foi personnelle, du dévouement envers le chef, tel que l'ont connu à l'époque des migrations barbares les Germains.

En dehors des renseignements fournis par Polybe et Dio Cassius et de quelques mentions dans les écrivains latins de la même époque, les données manquent concernant ce noyau illyrien des Balkans qui devait former plus tard le peuple albanais. Ce qui ne constitue pas, bien entendu, un argument pour conclure à la non-existence à un certain moment des éléments primordiaux de cette race ou pour faire descendre de régions situées plus au Nord de la péninsule les premiers Albanais qu'on rencontre à l'époque médiévale. Comme pour les Roumains qui vécurent entre l'abandon de la Dacie par les légions d'Aurélien et entre les premières mentions de Vlaques dans les sources byzantines, le silence des auteurs contemporains ne prouve que le manque d'intérêt envers tel ou tel peuple de la part de ceux qui, en représentant la civilisation, étaient en mesure de fournir des témoignages. Les écrivains de l'ancienne Rome n'avaient aucun motif à s'intéresser aux agissements obscurs de ceux qui habitaient les rochers de l'Albanie, ces *scopuli*, dont le nom, plutôt que le verbe latin *excipio* („je comprends“), vit dans le nom national albanais de Çhkipétars.

L'histoire des provinces romaines qui ont existé sur



la terre albanaise n'intéressent nullement le développement de la race. Il en est autrement de l'invasion slave, qui au VI-e siècle submergea tout ce territoire.

Ces Slaves détruisirent presque complètement l'élément romain qui se trouvait sur le rivage même de la mer. Certaines cités disparurent; d'autres eurent une époque plus ou moins longue d'assoupissement. Près de Raguse on montrait jusque bien tard au moyen-âge les ruines de cette „cité“ qui s'appelait du nom, transparent, de Captat. Un dialecte roman, distinct de celui des Roumains, s'était formé sur ce littoral et dans les îles voisines, alors que le roumain lui-même prenait un caractère désormais fixé dans les vallées du Pinde, dans tout le hinterland de l'Adriatique, aussi bien que sur le Danube et dans les Carpathes. De ce noyau romain de la Dalmatie il ne resta que le débris insignifiant dont les derniers survivants se sont éteints, emportant l'usage de la langue elle-même, dans l'île de Veglia.

Ce fut le moment des grands déplacements. Des Illyriens, auxquels les Romains appliquaient déjà probablement le nom d'Albanais (les sources citent une ville d'Albanopolis), s'étaient vraisemblablement réfugiés devant la civilisation latine elle-même avant de chercher un nouveau refuge devant la barbarie slave, dans les régions montagneuses de l'intérieur. Cela dut arriver de la même manière que pour ces Daces, d'origine thrace, qui, après la conquête de leur pays par Trajan et l'établissement de la province romaine, ne se résignèrent pas à vivre sous le nouveau régime civilisé et vécurent, mêlés aux barbares proprement dits, dans le voisinage, comme des ennemis irréconciliables, puis comme des inconciliables isolés, dans le voisinage.

L'expansion slave ne fut pas partout créatrice d'un état de choses durable. L'existence des Slaves dans



les pays grecs et jusqu'au fond du Péloponèse ne peut être reconnue aujourd'hui que par des noms de localités d'un caractère facilement reconnaissable et peut-être par certains aspects physiques de la population actuelle. On retrouve des noms slaves — sans parler de la note ethnique dans l'aspect des populations actuelles — sur une partie du territoire albanais. Cela ne signifie nullement que les Albanais actuels sont les descendants d'ancêtres slaves, mais bien que, écartés quelque temps par une invasion qui imposa au pays des colons slaves plus ou moins passagers, les Albanais revinrent dans une génération suivante, après avoir perdu la souvenance des anciens noms de ces localités qu'ils pouvaient enfin revoir. Les Slaves, qui cherchaient les richesses de Constantinople et tout ce que pouvait leur offrir le littoral de l'Adriatique, n'avaient aucun intérêt à maintenir leur séjour dans ces pauvres vallées du Pinde que pouvait aimer seulement l'âme ténace des aborigènes.

II.

Les Albanais et Byzance.

L'empire romain d'Orient, dont le caractère byzantin, de langue grecque, se précisait à l'époque même de l'invasion des Slaves, n'abandonna jamais ses droits sur les régions disputées, à ce moment de l'histoire, entre envahisseurs et envahis, entre Albanais et Slaves. Mais, sous le rapport religieux, la province de l'Illyricum garda ses relations avec l'autre Rome, de l'Occident, qui lui avait donné ses premiers missionnaires: cela signifiait aussi l'adhérence à la civilisation latine qui était représentée par cette Église occidentale.

Le Pape eut pendant longtemps son représentant



dans la Péninsule des Balkans, à Salonique même. Dès le commencement du VI-e siècle, Dyrrachium était la résidence d'un Métropolitain, qui portait le titre de l'Épire et de la Dioclée. Avant l'époque des empereurs Justin et Justinien, le vrai créateur de la Byzance grecque, qui essaya de reconstruire à son profit l'ancienne unité romaine, on trouve déjà des évêques albanais portant des noms grecs: Théodule, Dynate, ce qui ne signifie pas encore ni l'hellénisation, ni de nouveaux liens avec cette Rome grecque. Mais, dès 512, le Pape Symmaque est obligé de rappeler à l'obédience le chef de l'Église de l'Illyricum, de la Dardanie et des deux Dacies. La lutte continua entre les deux influences s'exerçant sur une population indigène dont une partie au moins était restée fidèle à sa langue et à ses traditions. Le centre de la vie religieuse se transporte pendant ce même siècle dans la Nicopolis d'Épire.

Alors que en 531 un évêque de Thessalie assiste à un synode romain reconnaissant les droits du Pape sur l'Illyricum, Justinien réussit bientôt à donner un coup décisif à l'influence que continuait à exercer l'Occident, dont il venait d'entreprendre la conquête, sur ces régions orientales plus étroitement reliées à sa couronne. En 535 il élève sa ville natale, située dans les environs de Scoplié ou Uskub, à la dignité de grand centre hiérarchique, en lui donnant le nom de Prima Justiniana.

Cependant Rome maintint ses droits. Comme elle n'abandonnait pas même les châteaux du Danube, elle envoyait sans cesse ses émissaires dans des îles comme Meleda, qui bordaient la côte adriatique des Balkans. Et c'est Rome qui combattit dans ces villes de Dalmatie l'hérésie dite des „trois chapitres“. On sait que, au IX-e siècle, le Pape Nicolas eut un moment l'illusion de pouvoir gagner à son Église d'Occident la dy-



nastie bulgare qui finit par reconnaître la suzeraineté religieuse de Constantinople.

Mais, de même que ces Bulgares, dont les relations politiques tendaient vers Byzance, les Slaves qui habitaient les régions occidentales de la Péninsule orientaient leurs intérêts du côté de la même Capitale de l'Empire d'Orient. Exerçant une hégémonie sur les régions restées encore libres ou autonomes, ils contribuèrent essentiellement à les détacher de l'obédience romaine. Et, en effet, des 599 sont convoqués à un synode constantinopolitain les évêques de Durazzo, de Prima Justiniana et de Nicopolis, de même que leurs collègues de l'Orient proprement dit.

Il fallut pour réintégrer l'Occident dans ses anciennes traditions l'influence, qui ne commence cependant à se dessiner que vers l'an mille, de la République vénitienne. Sans le prestige et la force des doges l'Albanie ne se serait jamais détachée de Constantinople; le caractère même de la race en aurait été atteint, et elle se serait confondue peut-être avec ce slavisme et ce grécisme environant, contre le caractère orthodoxe desquels combattit pendant des siècles, conservant la nationalité elle-même, l'action des missionnaires venus d'Occident.

En 691 l'évêque de Durazzo signe un acte synodal à Constantinople; en 787 Durazzo est complètement grécisé. Et, comme, pendant ce même siècle, les empereurs byzantins commencent leur lutte acharnée contre le culte des images, considérant les iconodules de Rome comme des hérétiques, la séparation entre les deux Églises en fut plus marquée, et les agents de l'Empereur eurent un motif de plus pour interdire sévèrement toute relation avec les anciens chefs spirituels des régions albanaises. Ce fut en vain que le Pape Nicolas, essayant de reprendre, grâce aussi à



l'appui franc, les anciennes traditions de domination, essaya de gagner les Balcans par les émissaires qu'il envoya à la Cour du Tzar bulgare Boris.

III.

Premières manifestations historiques albanaises.

Pendant tout ce temps pas une source ne nous parle de l'existence, du lent développement, du progrès politique de la race albanaise, maintenant étroitement reliée à la Byzance grecque de Constantinople ou à la Byzance bulgare de Preslave, — puisque, dans un cas et dans l'autre, quelle que fût la race des dynastes, de leurs conseillers et de leurs guerriers, il ne s'agit que de l'idée impériale romaine en Orient. Cependant il y eut un développement, et on put bien en constater les résultats par cette création impériale de révolte, de séparation, qui se produisit vers la fin du X-e siècle dans des régions où les anciens et les nouveaux maîtres étaient les deux nationalités oubliées et négligées jusqu' alors, les Albanais et les Vlaques roumains.

A la suite de ses longs efforts infructueux pour conquérir et dominer la Capitale de la romanité orientale, le soi-disant Empire bulgare vint à succomber sous les coups des Césars byzantins et de leurs auxiliaires russes. La domination byzantine s'étendit jusqu'au Danube. Mais bientôt un nouveau Tzarat surgit dans les environs d'Ochrida, prétendant être, sous des chefs de nationalité bulgare, la continuation de l'état qui venait de tomber à Preslav.

Mais tout le caractère de cette nouvelle fondation, des luttes qu'elle porta contre l'Empire, des incidents de sa courte existence, ne manifeste nullement les



traits caractéristiques de la Bulgarie définitivement et pour longtemps détruite, mais bien celui des habitants albano-vlaques de la montagne du Pinde. Ce sont leurs razzias qui s'étendent pendant quelques années d'un bout à l'autre de la péninsule. Le Tzar Samuel et ses faibles successeurs, qui se soutinrent encore contre l'effort de Basile II, le „tueur de Bulgares“, employèrent pour un idéal impérial byzantin, en relation avec l'ancienne l'opposition bulgare aux Grecs, les forces fraîches des races nouvelles.

Quand les soldats de Basile remportèrent la victoire définitive, ces régions, où la population aborigène avait été décimée au service de ses maîtres étrangers, furent soumises à l'autorité du duc byzantin de Durazzo. Encore une fois, comme cet Empire du XI-e siècle avait incontestablement un caractère national grec, l'Albanie, — avec les territoires habités par ces Valaques, qui jouissaient au XI-e siècle, ainsi que le prouve une source byzantine, de caractère administratif et militaire, appartenant à cette époque, d'une organisation autonome en Thessalie, sous des chefs héréditaires, de leur nation, — se trouva exposée au danger de se confondre avec l'hellénisme dominant. Ce fut une nouvelle intervention, en même temps normande, venant du royaume des Deux Siciles, et vénitienne, qui conserva aux Balkans ces deux races intéressantes.

Par l'essor chevaleresque des Normands italiens et par l'expansion économique de Venise, maintenant presque complètement échappée à la suzeraineté byzantine, l'Albanie fut comme ressuscitée. Se trouvant désormais au point de croisement des tendances de domination, ce territoire et le peuple qui l'habite gagne pour la première fois un grand intérêt d'histoire uni-



verselle, et nous pouvons poursuivre l'histoire de la terre et les progrès de la race.

La domination byzantine s'appuyait sous le rapport militaire sur Durazzo, à la tête de laquelle se trouvait le duc, un *hypatos*, un *sébastos*, un des principaux dignitaires de l'Empire et, sous le rapport religieux, sur la ville d'Ochrida, sise à l'intérieur, où résidait l'archevêque, un Grec dépendant du patriarche de Constantinople. A Durazzo, un Jean Ducas, beau-frère de l'empereur Alexis Comnène, puis un Comnène, neveu de l'empereur, Jean, se succédèrent à la tête de l'administration impériale. A l'époque de la première croisade on y trouve aussi, commandant la flotte byzantine de la Mer Adriatique, un amiral, Maurocatalon. A Ochrida on vit comme chef du clergé grec ou grécisé un archevêque de la distinction intellectuelle et du talent de Théophylacte, dont les œuvres dominent les travaux littéraires accomplis par les Byzantins au commencement du XII-e siècle. La province est gouvernée aussi au Nord par un autre dignitaire byzantin, résidant à Scoplié, pour défendre la frontière contre les mouvements des Slaves de l'intérieur, des Serbes. Et une organisation religieuse très complète recouvrait tout ce territoire albanais, avec des évêques résidant à Prizrend, à Castoria, à Belgrade sur la Mer Adriatique, le Bérat d'aujourd'hui. Un autre évêque résidait à Dibra, et ses successeurs s'établirent tout dernièrement à Kitschévo.

Mais contre cette province de l'Arbanon grec (Arbanon est d'abord une ville, puis une province; Raban, en slave) se dirige, vers la fin de cet XI-e siècle, toute une offensive occidentale, dont les résultats ne purent plus être écartés pendant toute l'époque ultérieure.



Elle est représentée aussi par le nouvel État serbe qui se forme sur le littoral de l'Adriatique. Au commencement ce fut la branche croate qui, ayant fondé un royaume sur la Save et la Drave, étendit sa domination jusque bien loin dans la péninsule des Balkans et jusqu'au rivage de la Mer Adriatique. L'héritage des souverains croates, dominateurs de la Dalmatie, fut pris cependant, lorsque la dynastie vint à s'éteindre, par les Magyars, dont le roi Coloman se fit couronner dans cette ville maritime de Belgrade. Ceci n'empêcha pas cependant les Serbes de reprendre l'œuvre d'organisation royale slave un peu plus bas dans les mêmes régions. Et ils eurent de la part du Siège romain, qui avait soutenu les Croates et avait créé la royauté apostolique des Hongrois, un puissant et continuel appui. Les Voévodes, les cnèzes, les joupans serbes se portèrent comme héritiers de cette force croate à laquelle ils avaient été soumis et, par conséquent, ils reconnurent cette influence occidentale sans laquelle l'État croate lui-même n'aurait jamais existé. De nouveau l'Occident revenait à la rescousse pour rendre aux races indigènes leurs plus anciennes relations politiques et religieuses.

En 1070 le chef serbe, sur le littoral de l'Adriatique, Michel, s'adresse au Pape pour lui demander la couronne royale qu'avait eue jadis le Croate Svonimir; en même temps, comme il ne pouvait y avoir de roi sans un archevêque métropolitain, Michel désire obtenir ce titre pour le chef de son Église, résidant, non plus à Antivari, ancien centre hiérarchique, mais à Raguse.

Pour ne pas froisser les rois magyars, le Saint Siège refusa le titre royal au premier Michel, puis à son successeur Bodin, enfin à Michel, fils de ce même Bodin. Cela ne les empêcha pas de s'intituler eux-



mêmes rois, non pas des Serbes seulement, mais des Slaves aussi, en général, „reges Slavorum“.

Mais, comme le Tzarat, soi-disant bulgare, d'Ochrida s'appuyait sur les forces albanaises et vlaques, l'appui albanais et même celui des Vlaques roumains était absolument nécessaire pour le maintien de cette royauté serbe, exposée toujours à la revanche des Byzantins: de fait l'État fondé sur les bords de l'Adriatique, avec une Église catholique et une influence d'art occidentale, eut un caractère slavo-byzantin, de tout point semblable à celui qu'on peut constater, avec une information beaucoup plus riche, au XV-e siècle pour les princes aux noms grecs d'Avlona (Valona). Du reste, lorsqu'ils n'étaient pas rois des Slaves dans leurs actes, ces dynastes prenaient le titre de l'ancienne Dioclée, sans caractère national; en 1089 l'archevêque était aussi celui de Dioclée, ayant sous son autorité Antivari elle-même et les couvents des „Dalmatins, ainsi que des Grecs et des Slaves“ (*tam Dalmatinorum, quam Grecorum atque Sclavorum*), et il ne peut y avoir de doute sur la vraie note nationale de ces „Dalmatins“, qui n'étaient ni Serbes, ni Grecs. Il y avait aussi un monastère, où venaient résider les rois, près de Scutari, au milieu de la population albanaise la plus caractérisée: celui des Saints Serge et Bacchus; des princes y trouvèrent leur sépulture.

En même temps que par ces Serbes s'étendait sur les Albanais une influence occidentale catholique, latine et donc italienne, les Italiens eux-mêmes venaient s'immiscer dans les affaires de la péninsule. La première croisade amène les chefs des Normands à Durazzo, et les Grecs de l'empereur Alexis durent combattre les chevaliers du prince Bohémond, dont l'intention n'était pas moindre que de se soumettre



cet empire de Byzance qui paraissait ne pouvoir revivre que dans une forme nouvelle, imposée par les Occidentaux. Depuis longtemps la royauté normande des Deux Siciles ambitionnait la possession de Byzance, et il s'en fallut de bien peu qu'elle n'arrivât à ses fins en employant l'immense migration chrétienne vers les Lieux Saints.

Byzance échappa à ce danger, mais dès 1070 cette flotte vénitienne, que les anciens empereurs byzantins considéraient comme leur appartenant et pouvant être employée pour sauvegarder leur domination dans la Mer Adriatique, combattait contre la flotte, d'intrusion, des Normands. Cette fois le doge défend les intérêts de l'empereur, qu'il considère comme son maître. Il défend aussi les Îles Ioniennes contre une autre tentative de la part des mêmes Normands. En échange, par un grand privilège impérial, les Vénitiens obtiennent le droit de faire leur commerce à travers toute l'Albanie jusqu'à la ville de Canina et plus loin encore, vers les pays grecs. Des 1072, cependant, les Vénitiens, jalouxés pour leurs richesses, sont contraints de quitter le territoire de l'Empire, et avant le mouvement de la croisade, auquel ils participèrent, ces républicains de l'Italie orientale attaquent les possessions du César. Un siècle plus tard, après des efforts répétés pour avoir, contre le roi de Hongrie, l'héritage des Croates en Dalmatie, ils se saisirent de Zara, capitale de la province, par les armes d'un autre afflux de croisade.

Byzance reprit son ancienne situation, bien que seulement pour quelques dizaines d'années, sous Manuel Comnène. A un moment où la Serbie rascienne est envahie par les légions grecques, où elles pénètrent à travers les forêts roumaines vers la Galicie, où Ancône elle-même, porte de l'Italie à l'Occident.



est occupée par une garnison impériale, les Albanais rentrent en entier sous l'administration du duc byzantin de Durazzo.

Il y avait un nouveau duché byzantin à Niche, un autre à Castoria ; la Dalmatie et la Dioclée formaient le territoire ducal d'un certain Isaac, dépendant de cet empereur Manuel qu'un contemporain latin lui-même qualifie de „très-pieux et toujours triomphateur“. Déjà les abbés de „Sanctus Salvator Arbanensis“, Lazare, l'évêque des Albanais (*Albanorum*), le prieur „arbanensis“ commencent à plier devant l'influence de l'hierarchie politique byzantine. Il fallut que le Pape intervint énergiquement, par l'intermédiaire de l'archevêque de Raguse, et il arriva en effet à ce résultat de ramener à son obéissance les évêques de ces régions.

Le grand Empire reconstitué de Manuel Comnène n'eut pas de durée, étant relié étroitement à la personnalité extraordinaire de ce grand chevalier à la mode de l'Occident. Mais ces expéditions renouvelées contre la Hongrie, à travers les territoires de la Serbie intérieure, eurent un grand résultat pour la race serbe et des conséquences graves pour la nation albanaise, mêlée depuis longtemps à toute la grandeur et la décadence des Slaves, ses voisins. La Serbie de la Mer Adriatique, celle des rois, ne se releva plus jamais, mais, en échange, à l'intérieur se lève, avec un élan que rien ne pourra plus empêcher, la Nouvelle Serbie orthodoxe, de coutumes byzantines, des grand-joups de Rascie, ennemis en même temps de Byzance, de la Hongrie et de la Serbie catholique et maritime. La nouvelle dynastie des Némania arrive, dès 1074, dans les régions de Dioclée et d'Antivari, écartant Michel II, fils de Bodin, dans lequel elle ne voit qu'un simple comte ou cnèzé. Ces princes de rite oriental sont



aussi des adversaires déclarés du Métropolitte de Dioclée, de l'évêque de Salone ou Spalato et du chef déchu du diocèse d'Antivari.

Le Pape organisa une résistance autour du Siège archiépiscopal de Raguse. Ceci n'empêcha pas l'extension des possessions du grand-joupan entre le lac de Scutari et le littoral de la Mer, avec la possession de Budua, d'Antivari et de Drivasto. Un délégué et parent du chef de la dynastie, Vlcan, réside sur ce rivage de l'Adriatique jusqu'au commencement du XIII-e siècle, ayant à ses côtés un archevêque de Dioclée.

Le Saint Siège dut enfin céder. Il ne demanda au grand-joupan qu'une simple reconnaissance formelle de son autorité, sans lui prétendre d'abandonner le rite orthodoxe, pour lui accorder ce titre royal, appartenant à l'héritage des anciens maîtres serbes de la mer.

IV.

Les Albanais et la croisade.

Cette fois, les Albanais, échappés deux fois au danger d'être grécisés, paraissaient être voués à disparaître dans la masse slave. Ce qui les sauva ce fut la participation des Vénitiens à la nouvelle croisade qui, en conquérant au passage Zara pour la République, amena en 1204 l'établissement d'un Empire latin de Constantinople, dont un des grandes feudataires fut le doge lui-même, maître „d'un quart et demi“ de l'Empire.

Ce „quart et demi“ contenait aussi, d'après le diplôme de partage, toute la province de Durazzo, tout le territoire albanais jusqu'à Vagenetia et à Glavanitza, en face de l'île de Corfou. De nouveau l'influence



occidentale faisait son entrée solennelle dans la péninsule des Balkans par cette porte qui était l'Albanie.

Dans sa nouvelle province balcanique, Venise conserva sans aucun changement les anciennes divisions administratives, jusqu'au catépan qui avait la garde des châteaux. A Durazzo même, on garda la coutume d'établir un duc, et on rencontre dans cette situation au commencement du XIII-e siècle Marino Valaresso ; un catépan commandait la flotte locale ; l'archevêque byzantin avait été remplacé, naturellement, par un prélat latin, soumis au patriarche latin de Constantinople : il ne devait pas tarder à quitter le territoire albanais pour fonctionner à Venise même.

Cette tentative vénitienne, qui tendait à arriver jusqu'à Raguse, était cependant prématurée. Venise dut abandonner bientôt le grand rôle qu'elle s'était réservée dans ces régions. Mais ce qui resta ce fut l'organisation religieuse latine, restituée par la croisade triomphante. Raguse a vaincu définitivement Antivari, qui lui avait résisté si longtemps : des prélats latins résident à Scutari et sur d'autres points de la péninsule ; un évêque *albanensis*, Paul, a comme représentant à Durazzo un archidiacre.

Mais déjà les Grecs s'étaient relevés de l'étourdissement causé par la grande catastrophe de 1204. Alors que des fuyards relevaient l'étendard imperial à Trébizonde et à Nicée, le fils d'un sébastocrator d'Arta, habitué à vivre au milieu des Albanais et des Vlaques, Michalitzès, qui avait passé lui-même quelque temps à Durazzo et avait épousé une riche héritière de cette contrée, appartenant à une famille grecque, fonde comme continuation du duché byzantin sur le littoral adriatique un despotat d'Épire. Michel Comnène, s'intitulant „seigneur de la Romanie“, c'est-à-



dire empereur byzantin, ne fut pendant son règne, agité que le chef grec de la race albanaise et le suzerain de l'autonomie vlaque dans les montagnes.

Cet État provisoire de l'Épire ne pouvait pas avoir le caractère grec, car il n'y avait pas une population grecque avec des tendances indépendantes et une organisation militaire avec des traditions d'autonomie; on ne constate aucune colonisation en masse dans ces régions à une époque plus récente. Les forces militaires qui ont été employées par les Comnène pour maintenir et étendre leur domination, qui paraissait devoir atteindre Constantinople même, ne pouvaient donc appartenir qu'aux Albanais et aux Vlaques de la „Grande Valachie“, mentionnée aussi dans les sources françaises de la IV-e croisade et dont vers le commencement du XIV-e siècle Bodonitza formait le port naturel du côté de l'Archipel.

Michel Comnène, très respectueux en ce qui concerne les privilèges de ses sujets, qui ne l'auraient pas suivi dans d'autres conditions, sut ménager aussi les intérêts et les susceptibilités des Vénitiens. Il leur confirma les droits accordés par l'empereur Manuel et paya même un tribut à la République, envoyant en signe d'hommage, outre ses quarante-deux livres par an, une pièce d'or, le jour de Saint-Marc. Il se reconnaissait vassal de la Seigneurie pour ses possessions de Vrego, dans le duché de Durazzo, et du côté de Lépante; il déclarait tenir aussi de la République Vagenetia, la province de Colonia et le chartolarat de Glavanitza. Plus tard, le district de Lépante fut séparé du reste des possessions des Comnène pour former un „duché“ en faveur de tel de ses successeurs.

Cette politique fut suivie aussi par le successeur de Michel, Théodore I-er Comnène (1219-30), qui prenait aussi le titre de Ducas. De fait, sa domination s'étendait



seulement sur les contrées du Nord, alors que le Sud appartenait à son frère Constantin. A l'Est, pour le district de Scutari, le Despotat de l'Épire avait des démêlés avec l'État serbe, qui, paraît-il, dût céder.

Sous le rapport ecclésiastique, Ochrida était restée le centre hiérarchique, mais plus tard les districts méridionaux se rattachèrent au Siège de Naupacte ou de Lépante, dont dépendaient aussi les évêques résidant en territoire nettement albanais, à Ianina et à Arta. Cet autre archevêque étendit même son influence jusqu'à Larissa, d'un côté, jusqu'à Durazzo, de l'autre; Corfou prenait sa direction à Lépante. On rencontre des synodes dans la ville d'Arta, sous la présidence de ce Métropolitite du Sud, en 1223. Une seule fois, un chef ecclésiastique apparaît à Gardiki, dans les régions qui furent soumises plus tard à l'autorité tyrannique d'Ali-Pacha de Ianina. Grâce à cette organisation ecclésiastique, si étendue et si compliquée, les deux Comnène, Michel et Théodore, méritèrent de la part de l'archevêque Démètre Chomatianos le titre de défenseurs de l'orthodoxie.

Maintenant, l'existence d'une Albanie nationale, d'un territoire habité par cette seule race, ne peut plus être mise en doute. Lorsque Jean Asen, Tzar des Bulgares, celui qui devait mettre fin à l'existence du Despotat d'Épire, accorde un privilège de commerce, il place le district de Diavoli dans le „pays des Arbanases“. L'inscription, bien connue, de Trnovo, dans laquelle le souverain bulgare énumère toutes ses possessions, contient aussi la mention d'un „pays des Arbanases“ à côté d'un „pays grec“; la Bulgarie de Jean Asen s'étendait d'ailleurs jusqu'à Durazzo même. Les synodes du despote Michel sont fréquentés, dit un texte contemporain, en même temps par des évêques



„illyriens“ et „bulgares“. Des pâtres albanais, de tout point semblables aux fameux pâtres vlaques, sont mentionnés vers la moitié du XIII-e siècle.

En 1223, Théodore d'Épire réussit à se saisir de Salonique, qui avait appartenu jusqu'alors aux Latins. Quelques années plus tard, il prend la résolution de se faire couronner, et le patriarche d'Ochrida est celui qui accomplit cette cérémonie. Cela signifiait rompre la paix avec un allié, le Tzar bulgare; le conflit finit par la défaite catastrophale des Épirotes à Clocotniza (1230); Théodore, pris par son adversaire vainqueur fut aveuglé plus tard.

Sa dynastie et son État ne se relevèrent jamais de ce coup, bien que l'aveugle fût renvoyé ensuite dans ses possessions. Théodore lui-même, puis les deux Manuel, dont le premier résidait à Salonique, continuèrent cependant, pendant quelques années, une existence politique précaire. On voit le premier de ces princes occuper, lorsque l'occasion s'en présente, Prilep, Vélès et „la forteresse albanaise“ (*albanikon*) „de Croïa“ qu'on a voulu identifier avec Albanon et à laquelle en 1253, l'empereur de Nicée, maître d'une grande partie de la péninsule des Balkans, accordait un privilège; un second privilège pour la même forteresse fut accordé en 1255 par Théodore Lascaris, autre empereur de Nicée. En 1256, Nicéphore, fils de Michel II d'Épire, épouse Marie, fille de l'empereur nicéen Théodore et, à cette occasion, l'empire de Nicée obtint encore des possessions albanaises, comme Serfidsché, et même des droits sur Durazzo.

Mais les Albanais préféraient avoir un prince qui leur appartînt en propre. C'est pourquoi ils soutinrent Michel II dans sa tentative d'écarter les Impériaux d'Asie. Dans ce bâtard des Comnène ils voyaient donc non seulement leur souverain légitime, mais comme



le représentant, par les coutumes et les intérêts, sinon par le sang, de leur race.

Mais, dès 1258, cette dynastie grecque ouvre le chemin à une nouvelle domination occidentale, catholique et italienne. Michel marie sa fille Hélène au Hohenstaufen Manfred, prince de Tarente et successeur de l'empereur Frédéric II dans le royaume des Deux Siciles, et donne à son gendre comme dot Corfou, Sopoto, sur le continent, Avlona, Canina, Belgrade et Durazzo elle-même: un gouverneur napolitain fut établi alors sur la rive balcanique de la Mer Adriatique.

Il y avait cependant, pour qu'une Albanie latine pût être établie, un autre concurrent orthodoxe à écarter. Au commencement du XIII-e siècle, du côté de Dulcigno et d'Antivari, règne un fils de ce joupán Vlcán, de la famille des Némania, qui avait porté pendant un moment le titre royal. Ce prince de Dioclée a sous ses ordres un certain nombre de „comtes“ ou cnèzes, tels que Miroslav de Dulcigno, Paul, fils de Léon, d'Alessio. Raguse elle-même fut plusieurs fois sur le point de succomber, notamment en 1252. Un duché de Chelmo ou Chelm, surgit à la même époque, dépendant sous le rapport ecclésiastique en même temps de Raguse et d'Antivari, dont l'archevêque porte en 1256 le titre de „archiepisopus sclavinensis“ ou „archevêque des Serbes“. Des Albanais se trouvaient, sans doute, et en grand nombre, parmi les sujets de ces princes serbes qui paraissaient vouloir ressusciter le royaume jadis entièrement catholique et nettement occidental de Dioclée.

Mais déjà à côté de ces Albanais appartenant aux



Serbes et des autres dont le maître était un Grec, on découvre des princes de race albanaise qui ne reconnaissaient aucune sujétion. A savoir Progon, qui porte pour les Grecs le titre de „archon“, c'est-à-dire de „dominus“ et pour les siens celui de „judex“, „juge“, analogue au titre qui est porté au XIII-e et XIV-e siècle par les premiers chefs d'organisation politique parmi les Roumains du Danube et des Carpathes.

Si les maîtres étrangers, grecs, serbes et occidentaux, eussent évacué le territoire de l'Albanie, de même que, vers la même époque, les Tatars et les Magyars durent abandonner le territoire roumain de la Valachie, ce „juge des Albanais“ aurait pu faire souche de princes indépendants. Dès ce moment il y aurait eu une Albanie unique et libre, suivant le même développement que le Pays Roumain du XIII-e siècle. Tout de même Progon fonda une dynastie. Il laissa deux fils: Démètre et Ghin ou Gin; la fille de Ghin épousa un Grégoire Camonas, qui n'était pas peut-être un Grec, car il était seigneur de Croïa. Quant à Démètre, il eut l'honneur insigne d'épouser une Comnène de sang, la fille du grand-joupan Étienne, qui lui-même avait épousé Eudoxie, fille de l'empereur Alexis III. Ceci nous montre l'importance qu'avait déjà gagnée cette formation politique albanaise. Car, en Valachie aussi, l'importance acquise par le nouvel État se manifeste par le mariage conclu entre le prince Radu et Kallinikia, appartenant à la famille impériale byzantine.

L'importance de ce seigneur albanaise est fixée aussi par les titres que lui accordent les Byzantins contemporains: *sébastos*, *pansébastos*. Ces mêmes titres sont accordés à un Jean Plytos, Albanais lui-même, qui, après avoir joué un rôle à Ochrida, à Croïa, à Véria, devient ensuite un des dignitaires de Michel d'Épire



et un partisan de ce Camonas qui avait réussi à s'apparenter du côté des Némanides. Et à la même époque Croïa abrite un évêque soumis sous le rapport politique à ce seigneur. C'est déjà un commencement d'organisation ecclésiastique en propre.

L'œuvre commencée par ces princes albanais est continuée par ce Goulamos, „des Albanais“, ἀπὸ τοῦ Ἀλβανῶν, qui apparaît vers 1250. On a voulu retrouver dans son nom le mot slave *golem*, „le grand“, mais il se pourrait bien qu'il s'agisse d'une forme dérivée du nom occidental de Guillaume.

Il faut rappeler enfin que des noms albanais apparaissent à cette époque en relation avec des personnages particuliers: un Tanus, un Ghin.

Mais, pour empêcher les progrès vers l'indépendance de la race albanaise, les Napolitains parurent sur le littoral balcanique, au moment où le vieux Théodore, aveugle, s'était retiré du côté de Véria et de Vodéna.

V.

Les Albanais et les Angevins de Naples.

Les Hohenstaufen avaient été remplacés à Naples, à la suite de la bataille de Bénévent, qui mit fin à la domination de cette dynastie, par la lignée entreprenante de Charles d'Anjou. Dès le commencement, le frère hardi de Saint Louis se propose de se saisir du littoral albanais. En tant que prince de Morée, il avait des prétentions sur Constantinople et il s'était assuré un titre de légitimité en concluant, six ans après le retour des Paléologue sur le trône byzantin, un traité de cession avec le dernier empereur latin, Baudouin II. Par ce traité de Viterbe, les Angevins obtiennent la cession du pays de Michel et tout ce que les empe-



reurs réclamaient dans les régions albanaises et serbes de l'Occident de la Péninsule. (Il y a une distinction expresse entre l'„Albanie“ et la „Serbie“.) L'Albanie était considérée dans cet acte comme un *regnum*, comme un pays bien déterminé, et, en 1272, Charles d'Anjou négociait avec les nobles de ces régions pour la reconnaissance de sa propre personne et de celle de son fils comme „rois d'Albanie“ (*reges Albanie*). Le second représentant de ces „rois“, Jean de Noytel, est envoyé, dit le diplôme lui-même, „pour prendre possession du royaume d'Albanie“ (*ad recipiendum regnum Albanie*).

Les troupes napolitaines occupèrent Corfou et Avlona. En 1272 Durazzo, comprise dans la province royale, obtint un privilège, et Charles lui accorde un vicaire, un „capitaine des Albanais“, *capitaneus Albanorum*, appartenant à la nation albanaise elle-même. Cette même année le vice-roi d'Albanie, le „maréchal“, était Guillaume Bernard, de nation française.

C'est en vain que les Paléologue de Constantinople cherchent à regagner l'héritage des despotes d'Épire. L'appui moral accordé par le patriarche orthodoxe d'Ochrida ne les rapprocha pas de ce but.

Car la noblesse albanaise, dont les registres angevins de Naples font si souvent mention, était, selon les traditions latines du pays, sincèrement attachée aux princes de croisade. Ceux qui manquent à leurs engagements sont enfermés dans les châteaux royaux. Certains de ces chefs portent le titre de *cnèze*, ce qui signifie juge: tel un *comes Albanie*; d'autres conservent la qualification byzantine de sébastes; une fois on rencontre aussi le titre slave de joupán. Quant au nom de ces princes, ils appartiennent souvent à la tradition nationale ou locale: Gropa, Paul, Zacharie,



Sguro, Tanus, Topia, Mile, Alexis, Arianitès (une famille des Zaccaria joua un rôle en Albanie au commencement du XV-e siècle; tel Croïa Zaccaria). L'influence occidentale fait que certains parmi eux sont intitulés „barons“, comme les nobles du royaume de Naples. Naturellement les renseignements qu'on a sur ces personnages sont trop peu nombreux pour pouvoir fixer leur vrai rôle dans la région, mais ce qu'on a est suffisant pour qu'on puisse se rendre compte qu'une nation surgissait à l'horizon politique.

Cette expansion napolitaine faisait partie, du reste, de la grande expansion nationale française au moyen-âge, qui, en passant par Naples, se dirigeait vers cet Orient où les mêmes Français avaient créé, dès le commencement du XII-e siècle, ces États de croisade. Après Charles I-er et Charles II le Boiteux, l'Albanie eut même un maître français lui appartenant en propre dans le prince Philippe de Tarente.

Les représentants des rois et des princes angevins n'eurent pas, bien entendu, une domination exempte de dangers et d'intrigues. On voit ainsi le „capitaine de Romanie“ (*capitaneus Romanie*), ce qui signifie le représentant royal pour l'Empire byzantin, combattre pour l'ancienne résidence des rois de Croatie, le château de Belgrade ou Biograde (*castrum Beligradi*). Des Sarrasins, descendants des colons musulmans établis par Frédéric II à Lucera, comme Mousa, capitaine des Sarrasins, combattent sous le drapeaux latins. Mais les principaux acteurs dans ces conflits furent les Albanais eux-mêmes, et parmi eux on trouve le premier représentant de cette famille des Mussachi (*Johannes dictus Mussaci*), qui est, de fait, Vlaque d'origine (Mussachi-Muşat, beau). Jean Mussachi, combattant contre



Les Napolitains, fut pris à Avlona et enfermé au château de Brindisi. Dans un combat contre les Paléologues de Constantinople, sous les murs de Belgrade, se distingue l'Albanais Matiga ou Manglaïsta, et parmi ses contemporains on trouve un comte d'Albanie (*comes de Albania*), Maurus ou Maurice. Durazzo envoie un contingent special, les *homines Durachii et Albanie*.

Le roi lui-même déclarait que „la prise du château de Belgrade lui tient à cœur plus qu'il n'en peut dire“. Mais cette petite guerre, qui continua jusqu'en 1281, ne fut pas favorable aux Latins; leur „maréchal de Romanie“, un Sully, dit Russo, fut pris, et on n'envoya pas de successeur. Le *regnum Albaniae* ne devait donc pas appartenir en entier et d'une manière durable au roi de Naples.

Mais les Grecs de Constantinople n'étaient pas non plus capables de se saisir de ce „royaume“ et, quant au reste du Despotat d'Épire, les successeurs des Comnène n'étaient pas de taille à réclamer un pareil héritage. Le fils du despote Nicéphore et d'Anne, princesse très entreprenante et ambitieuse, Thomas, ne dispose que d'une territoire très restreint dans l'Épire proprement dit. La principauté de Lépante a une existence absolument séparée : Jean Ducas, qui l'administre, est le suzerain de la Grande Valachie thessalienne. C'est en vain que l'empereur de Byzance, soutenu par le chef des aventuriers catalans établis en terre d'Empire, essaya de soumettre cette Thessalie vlaque, remplaçant le despote Jean par son propre fils, Théodore. Si, de fait, Jean fut fixé sur un apanage de vieillesse du côté de l'Étolie, cette partie méridionale de l'ancien Despotat se conserva encore autonome jusqu'en commencement du XIV^e siècle, de même que jusqu'en 1318 se conserva la



domination dudit Thomas dans l'Épire proprement dite. Et cette Épire devient de plus en plus exclusivement albanaise, par opposition aux Grecs de Constantinople aussi, alors que la partie méridionale, thessalienne et étolienne, devient de plus en plus vlaque, roumaine.

Nous avons déjà parlé des campagnes entreprises par les Paléologue contre l'Épire; le Césars byzantins sentaient naturellement le besoin de refaire l'Empire dans son ancienne extension. „Le fils du Paléologue schismatique, notre ennemi“ — c'est la qualification que lui accordent les Napolitains, — avait à sa disposition une puissante armée, composée en partie de gens à pied, de grande utilité contre la cavalerie française. On craignit à un certain moment pour la possession de Durazzo et d'Avlona, surtout pour celle de cette dernière localité, dont la perte aurait été particulièrement dangereuse aux intérêts du roi. Il fallut la longue discorde dynastique entre Andronic l'ancien et Andronic le jeune pour que cette guerre, entreprise sous des auspices si heureux, fût interrompue et la domination napolitaine sauvée pour quelque temps encore.

Telle était la situation du XIV-e siècle, lorsqu'une nouvelle offensive grecque, venant de Constantinople, se dirigea contre la Thessalie vlaque, occupant le centre roumain, bien connu, de Metzovo. Comme les Paléologue étaient alliés aux Génois, avec l'aide desquels ils étaient arrivés à conquérir Constantinople elle-même, une flotte génoise apparaît en même temps dans le golfe d'Ambracie. Le despote d'Épire recourt à l'appui des feudataires latins qui occupaient l'Achaïe. Aucun combat ne fut livré, car les troupes byzantines, prises de panique, s'enfuirent devant Ianina.



Il avait été question à un moment donné d'un mariage entre la fille du despote Nicéphore, Tamar, et l'héritier de l'Empire. Cette alliance n'eut pas lieu, mais, en échange, Marie, sœur de Tamar, épousa le comte Richard de Céphalonie, un des barons napolitains : la mariée eut en dot l'île de Leucade. La situation politique du despote en fut sensiblement raffermie.

A cette époque le rôle principal dans ce „royaume d'Albanie“ est joué, du côté des Latins, par Philippe de Tarente, déjà mentionné. Comme, dès 1318, Thomas fut tué par son neveu, le comte Nicolas de Céphalonie (1318-23), l'influence napolitaine n'eut bientôt aucun rival capable d'empêcher ses progrès. Philippe obtint, ainsi qu'on l'a déjà dit, de la part de l'empereur dépossédé de Constantinople la cession de tous ses droits, et il se posa désormais comme héritier des Césars catholiques de Byzance. En 1292 Catherine, impératrice titulaire de Constantinople, lui cédait, à son tour, avec l'Asie Mineure et la ville d'Athènes, le „royaume d'Albanie et la province de Valachie“. Cette carrière ambitieuse fut soutenue aussi par le mariage conclu, en 1393, entre ce prince et Tamar, la fille, déjà mentionnée, du despote Nicéphore.

VI.

Expansion albanaise à la fin du moyen-âge.

Au cours de ces événements, maintes fois des princes et des seigneurs d'Albanie apparaissent parmi les combattants : vers 1280 un Guillaume d'Albanie tombe au pouvoir des Latins ; d'autres „Albanenses“ ont le même sort. Au service du roi de Naples, on rencontre un Pierre d'Avlona, portant le titre grec de sébastos. Les *nobiliores Albaniae* sont mentionnés plus d'une



fois. Le roi Charles fait grâce à un Georges ou Calo-georges Sgouro ou „Scura“. On trouve une fois même un sébastos résidant à Spinarezza.

Les Albanais apparaissent vers 1300 aussi dans des régions qui ne leur avaient pas appartenu jusqu'alors et où ils n'étaient pas établis en masses. On les voit ainsi près de Raguse, surplombée par des montagnes où habitaient les Vlaques roumains, marchands de fromages et conducteurs de caravanes, les „Vlachi de montanea“ qu'on rencontre souvent dans les comptes de la petite République, avec la mention de leur „ca-seus valachicus“. Vers le commencement du XIV-e siècle, une mention dans les sources montre qu'on employait la langue albanaise dans les mêmes régions élevées (*in monte in lingua albanesca*). Des Albanais se trouvaient aussi à la tête des caravanes qui pénétraient jusqu'en Serbie, comme „Marc Alvanes“ et „Todor Arbanese“.

Les noms que portent ces Albanais sont en partie les noms traditionnels et en partie d'autres, empruntés aux Slaves : le fils d'un Miroslav s'appelle ainsi Jean, c'est-à-dire Ghin. On recueille dans les documents des noms comme Gianni, Vita, Manega. Une fois un Albanais porte le nom roumain de Negru : „Elia Negro, Albanese“.

Il arrivait souvent que des Albanais étaient colonisés sur les terres des nobles et des couvents, de même que leurs voisins, les bergers roumains.

La valeur des terres en Serbie en fut accrue. Parfois on leur confiait seulement les troupeaux, le bétail, „selon la coutume de la terre“ (*secundum usum terrae*) ; parfois ces colons devenaient des agriculteurs. Les Grecs appelaient cette colonisation avec des Albanais *προσποιεῖν Ἀλβανίτας*.

La classe supérieure albanaise porte à cette époque



des titres pompeux, comme ceux de sébastos et de grand hétairiarque. A côté des apprentis qui entraient dans les ateliers des industriels des différentes villes du littoral — uu Gin Mylbraich' envoie ainsi son fils Médoé pour apprendre un métier chez Bogocé Palilogo, artisan de Cattaro, et Marçulla, fille de l'Albanais Marc, jadis cabaretière de son métier (*posaica*), au service de Jean Basili, confie son fils à l'orfèvre Médoss Drougovitsch — on trouve des personnages riches, comme Progon, fils de Sguro, qui figure parmi les donateurs des églises, — dans ce cas spécial de Saint Clément à Ochrida.

Avlona formait comme une république indépendante, dont les habitants s'adonnaient à la piraterie. Bien qu'Andronic Paléologue, fils d'Assanès, apparaît comme le maître du côté d'Avlona, de Belgrade et de Spinazzizza, pour passer ensuite à Ianina, le caractère „républicain“ d'Avlona se maintint. Parmi ceux qu'enrichissait le métier de corsaire on trouve en 1312 un Démètre Ganza. Venise dut défendre contre ces hardis écumeurs la sécurité des mers.

Ce développement de la race albanaise est encore une fois empêché par un mouvement de l'intérieur. La Serbie orthodoxe, dont le chef portait le titre de roi, se dirige de nouveau vers le littoral de la Mer Adriatique. Elle trouve un agent d'expansion tout désigné dans la personnalité exceptionnelle de la reine Hélène, originaire de l'Occident, — une Française. On lui doit la fondation de plusieurs lieux de pèlerinage, comme le couvent de Saint Marc à Scutari, celui de Saint Marc à Dulcigno, les maisons de St. François à Cattaro et à Antivari. Sa sœur, Marie, mariée au Français Anselme de Chaur, fonctionne comme une espèce de reine dans la Dioclée, dont le nom est rem-



placé désormais par celui de la rivière de la Zenta. Les deux sœurs sont les fondatrices du monastère de Saint Marc à Rotac. Elle s'employaient activement à détruire l'hérésie des Patarènes dans la Bosnie voisine, et elles cherchèrent à attirer à la religion catholique le nouveau chef des Bulgares, Georges Terteri, un Cuman venu du côté de Vidin.

Les deux princesses représentent à Dulcigno, à Antivari, à Raguse, à Cattaro, à Scutari, dans la Zenta nouvelle l'influence occidentale, qui revenait dans une autre forme, au moment où la force des Napolitains commence à fléchir.

Cette influence n'a rien à voir avec celle, plus ancienne, de Venise. La république de Saint Marc, en continuel conflit avec les pirates d'Avlona, présente en 1320 des réclamations contre le despote d'Épire lui-même, que l'empereur de Constantinople défend comme étant son vassal. Les rivaux des Vénitiens, les Génois, apparaissent, du reste, dans ces eaux qui leur avaient été jusqu'alors étrangères.

De nouveau on assiste, vers 1340, à une offensive serbe, du côté de la Macédoine aussi bien que de celui de la Thessalie. Cette offensive est conduite par le plus grand souverain des Serbes au moyen-âge, cet Étienne Douchane, qui devait ambitionner et obtenir, grâce au conflit entre le jeune Paléologue de Constantinople et son tuteur, Jean Cantacuzène, le titre de Tzar, d'empereur des Serbes et des Grecs,—des Albanais aussi. C'est en vain que le roi Robert de Naples, successeur de Charles II, essaie de contrebalancer cette hégémonie en excitant, comme il le fit en 1330, les Albanais contre le souverain serbe. On voit le prince napolitan Louis conclure un traité avec André Mussachi,



auquel Constantinople avait accordé le titre de despote; un privilège est accordé à Tanus Topia, maître du territoire près de Durazzo, et à Durazzo elle-même un autre prince napolitain, Charles, fonctionne en qualité de duc (1319—23).

Mais déjà en 1343 Douchane jette une garnison dans Croïa; l'„imperator Stephanus“ exerce une influence de suzerain sur la ville de Cattaro.

Bien que déjà son prédécesseur Ouroch portât avec fierté le titre de dominateur „de la mer jusqu'au fleuve du grand Danube“ (a mari usque ad flumen Danubii magni), l'empereur slave fonde son État surtout sur la possession de la Macédoine; il tend vers Salonique, ce qui signifie qu'il se détache fatalement de ce littoral adriatique, qui signifiait cependant une partie si importante de ses États. La domination serbe ne sera donc dans ces régions qu'une préparation pour celle de la république de Venise, dont Étienne lui-même était devenu le citoyen.

Les Napolitains ne gardent dans leur ancienne province, jadis un royaume, que Durazzo, où les Topia exercent des droits presque illimités, et les Îles Ioniennes, sur lesquelles s'étend le pouvoir des comtes palatins de Céphalonie, ayant aussi des attaches dans l'Épire.

VII.

États albanais.

Maintenant Avlona, de même que le château voisin de Canina, est une seigneurie, ayant à sa tête un frère de la femme bulgare d'Étienne Douchane. Ce seigneur prend en même temps le titre de Comnène et d'Asen.

S'il est question ici d'un Comnène douteux, un



Cantacuzène envahit la Thessalie, le même qui disputa le trône byzantin à Jean Paléologue. Il put assurer à un de ses fils la possession de cette Thessalie vlaque.

Enfin en Épire l'influence des comtes de Céphalonie amena la domination d'un Italien de la Maison des Orsini, Nicolas (1318-23), qui avait passé cependant à la religion grecque. Les Tocco, des Napolitains aussi, remplaceront bientôt dans ces possessions l'Orsini. Quant au nouveau despote grec d'Épire, celui-ci, Nicéphore, est vaincu par Jean Cantacuzène et les Albanais, ses alliés. Déporté de Salonique vers les Dardanelles, il cherche un refuge en Thessalie et Acarnanie, où les troupes du successeur de Douchane, Siméon Ouroch, en eurent bientôt raison. Il recourut à l'appui des Turcs, mais, malgré ce crime contre sa religion et sa race, il perdit la bataille près de la rivière d'Achéloüs, en 1358, et finit ainsi ses jours.

Dans la seconde moitié du XIV-e siècle, les Serbes sont partout les maîtres. Siméon Ouroch, déjà mentionné, a la Thessalie et il figure parmi les donateurs des célèbres couvents de Météora ; le prince de la Grande Valachie, Jean Ducas, avait dû lui céder le terrain. Jean, fils de Siméon, est écarté dans le despotat de l'Épire par son beau-frère Thomas Prélioubovitch.

Mais la grande masse de la population dans cette Épire restait albanaise, et des Albanais et des Vlaques forment aussi la majorité de la population du côté de Lépante, où végétait encore la domination napolitaine, et à Avlona, où Jean Comnène Asen continua à régner jusqu' en 1363.

Pour briser cette domination serbe, il fallut l'in-



vasion ottomane, avec tout ce qu'elle apporta comme avantages et désavantages à la race albanaise.

Au moment où les premières bandes ottomanes apparaissent dans les vallées du Pinde, les Albanais, réunis ci et là aux Vlaques, forment la base même de la population et ont une participation notable aux affaires, aussi bien dans la Thessalie, où le prince, ce Jean, devenu bientôt le moine Joasaph, emploie le grec dans sa chancellerie, que dans les possessions épirotes du Serbe Prélioubovitch, dont la veuve, Marie, fille de Siméon Ourouch, porte le titre dynastique des Ange, des Ducas et des Paléologue, résidant à Ianina, et enfin dans la province d'Arta, maintenant détachée de la principauté de Lépante, qui garde cependant le siège archiépiscopal. Dans cette ville d'Arta, les Albanais seront gouvernés par un seigneur de leur race. Il appartient à la lignée des Boua Spata, qui conserva pendant longtemps le pouvoir.

Un Florentin, Ésai des Buondelmonti, devait recueillir plus tard l'héritage de ces seigneurs aborigènes.

Une chronique grecque de Ianina nous présente ce qui se passa en Épire pendant les années qui suivirent après la domination impériale de Douchane et de son frère et l'écroulement de la domination grecque des despotes.

En 1358 Nicéphore Ducas, frère de l'impératrice Anne et le dernier de ces maîtres byzantins de la province, est tué — nous l'avons dit — dans un combat contre les Albanais, parmi lesquels s'élèvent à une situation prépondérante des tribus nouvelles, dans lesquelles souvent domine l'élément vlaque, les Boua, les Malakassi, les Massaraki, dont les deux premières surtout peuvent être considérées comme appartenant à la nationalité rou-



maine. Si le César serbe Siméon Ouroch, qui établit sa femme à Tricala, occupe Arta et Ianina, malgré l'opposition de Hlapen, il abandonne l'Étolie aux montagnards.

Un peu plus tard, la succession de ce dernier „empereur“ slave fut prise par le fils, qu'on alla chercher près de sa mère à Vodéna en Macédoine, de Prélioub et de sa femme serbe, Thomas, qui épousa en 1367 la „Paléologue“, Marie Angéline. Ce fut un cruel tyran, d'une sévérité inexorable, ayant une vraie passion pour les supplices et les meurtres, — un précurseur du terrible Ali-Pacha.

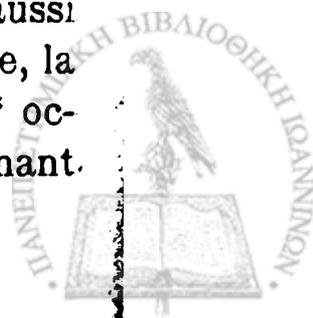
Il était excité à ses actes de vengeance par les continuelles tentatives des chefs albanais qui, après s'être nichés dans d'autres villes de l'Épire, espéraient pouvoir s'établir à Ianina même. Tel Pierre Liocha, un Roumain d'origine, qui obtint en mariage pour son fils Ghin, comme prix de la paix, Irène, fille de Thomas. Pierre occupe Arta de 1360 à 1374. Dès 1304 apparaît au milieu de la tribu des Boua, dont elle porte même le nom, une nouvelle lignée des Spatas, apparentée peut-être aux vieil Arianités, le contemporain de Scanderbeg. Ils dominent à Argyrokastron, près du littoral, et dans le port, convoité bientôt par Venise aussi bien que par les Turcs, de Lépante. Après la mort de Pierre Liocha, Jean ou Ghin Boua Spatas réunit sous le même régime les deux centres albanais de l'Épire; il eut aussi l'honneur d'une alliance avec la Maison de Prélioub, en épousant Hélène, sœur du despote dont il avait espéré pouvoir occuper la capitale. C'est en vain que le Grand-Maître de l'Ordre des Hospitaliers, qui avait des possessions en Grèce, Jean Fernandez de Hérédia, essaya de l'écartier: le vaillant chevalier espagnol fut pris dans un combat en 1377 et dut se racheter. Vers la même époque Ianina fut



menacée aussi par un autre chef de bandes, Ghin dit Frate (en roumain: frère), ce qui ne signifie certainement pas un moine latin défroqué que ces Albanais et ces Roumains de rite oriental n'auraient pas accepté pour chef. Il faut mentionner enfin cet autre concurrent à la domination de l'Épire qui voulut s'en saisir à la mort de Thomas, tué par ses propres sup-pôts, le Bongoès (roumain: Văgăiu), que la chronique citée qualifie dédaigneusement, pour montrer le caractère national bizarre de cet aventurier, de: Serbe-Albanais-Bulgare et Valaque (Σερβοαρβανιτοβουλγαροελαχως). Ghin Zénébissi, celui-ci un Albanais authentique, se présente aussi pour disputer la province restée sans maître.

Mais Ianina ne devait pas leur appartenir. A la mort de Thomas fils de Prélioub, en 1403, sa veuve fit venir son frère, le moine Joasaph, et, de concert, ils installèrent comme nouveau despote le frère de la duchesse de Leucade, cet Ésaü des Buondelmonti, qui avait épousé la fille de Ghin Spatas. Il avait la mission de défendre l'Épire contre les Turcs, dont les avant-gardes avaient paru dans ces régions sous un certain Chahim dès 1380-1390. Quant à Ghin lui-même, auquel la chronique grecque prodigue les éloges, il mourut en 1400, laissant Arta à son frère Sgouros. Quelques années plus tard, le drapeau de Saint Marc était levé sur la citadelle de Lépante.

Des seigneurs albanais se retrouvent vers 1370 aussi à Castoria, où réside Hlapen, dont la fille, Hélène, épousa le héros serbe, de proportions historiques plutôt réduites, Marc Craliévitch. Berrhoé faisait partie aussi des possessions de ce parvenu. A Ochrida, elle-même, la vénérable capitale ecclésiastique de la „Bulgarie“ occidentale, macédonienne, le maître est maintenant.



l'Albanais André Gropa. Hlapen, déjà nommé, avait épousé la mère de Thomas Prélioubovitch. Le fils de Hlapen, Étienne, prit même le titre de Ducas, à un moment où les derniers représentants de la domination chrétienne en Thessalie, les Philantropénos, s'intitulent à la fois „Angeli“ et „Césars de Valachie“.

Durazzo appartient pendant de longues années, malgré les tentatives de récupération de la part des Napolitains, qui employèrent entr'autres les services d'un Français, Enguerrand de Coucy, à l'Albanais Charles Topia. Il reconnaissait les droits de suzeraineté de la duchesse napolitaine de Durazzo, Jeanne, mariée tour à tour à Louis d'Évreux et à Robert d'Artois.

Avlona trouva de nouveaux maîtres dans des Comnène de décadence, dont la domination finit avec la princesse Roughina, au nom albanais. Mais, si le caractère albanais de cette seigneurie est incontestable, il faut l'admettre aussi en grande partie pour la principauté, beaucoup plus étendue et ayant de hautes ambitions, de la Zenta, à la tête de laquelle apparaissent, après 1360, les membres de la famille des Balcha, qui sont sans doute d'origine roumaine; en 1385 Balcha, fils de Balcha, portait le titre de duc de Durazzo. Cette dynastie, qui dura jusque vers la moitié du XV-e siècle, s'étendit aussi bien du côté de Cattaro que de celui de Prizrend et de Trébigné. Balcha, déjà mentionné, fut pendant quelque temps le mari de la Comnène d'Avlona. Il avait aussi Antivari et Alessio. La légende lui attribue des relations de famille avec les princes albanais, dont les Doucachine, Leca et Paul, restèrent maîtres d'Alessio, alors que les Ionima détenaient des terres dans les environs de Durazzo.

Balcha accepta la mission difficile de défendre les territoires albanais contre l'invasion turque. Il tombe en septembre 1385, dans un combat malheureux, près



du cours de la Voïoussa, sur le territoire des Mussachi. Après lui Thopia continue à porter le titre de „seigneur d'Albanie“. Alessio, Budua restent entre les mains des princes de cette race. Antivari et Dulcigno, ainsi que le château voisin de Dagno, demeurent l'apanage des Balchides.

Mais tous ces petits seigneurs se rendaient bien compte que leurs forces, très réduites, et leur faible trésor ne suffisent guère pour empêcher la conquête ottomane. Avant la mort de Topia, Durazzo fut offerte à la république de Venise, qui s'en occupa sérieusement, tout en espérant pouvoir garder de bonnes relations de voisinage avec ce Sultan Mourad et ses Turcs dont la Seigneurie ne soupçonnait guère le grand avenir. Des mesures furent prises pour la défense de cette porte de l'Albanie. Roughina d'Avlona était considérée comme ayant des sympathies spéciales pour les Vénitiens, maîtres déjà de Corfou, achetée aux Napolitains, et disposant de territoires de plus en plus nombreux dans le Péloponèse. Venise voyait avec inquiétude l'établissement d'un officier turc, Baëzid, dans les montagnes de l'Albanie et l'influence qu'il gagnait journellement sur les détenteurs des châteaux voisins. Il fallut bien procéder à l'occupation de Durazzo, en 1392. Un bailli et un capitaine y furent établis, ainsi qu'un recteur et un amiral. On négociait avec les Doucachine et avec le Serbe Raditsch Tschrnoiévitsch, baron des régions de la Zenta, pour la possession d'Alessio, „l'œil droit de Durazzo“. On pensait déjà à l'annexion de Croïa, où s'était niché le Vénitien Marc Barbadigo, mais comme vassal des Turcs. Il n'y eut que les Balchides, Georges Strachimir et le troisième Balcha, qui résistèrent, défendant jusqu'au bout contre l'avidité vénitienne l'héritage de leur famille. Il fallut de longs combats, qui peuvent être suivis presque



jour par jour, contre la coalition albanaise formée autour de ces Slaves de plus en plus dénationalisés pour en arriver à l'établissement définitif des Vénitiens aussi bien à Bude et Antivari qu'à Dulcigno, à Dagno et à Antivari, où déjà avant la fin du XIV-e siècle les Turcs étaient arrivés à pénétrer. Les deux Doucachine, Tanus et Progon, fils de Leca, avaient abandonné Alessio à la République. Quant à Croïa, elle avait appartenu à un autre membre de la dynastie des Balcha, Constantin, qui disposait aussi de Dagno avec sa douane; il finit par être tué en combattant contre les Vénitiens. L'héritier de Constantin, Nicétas Topia, avait entretenu toujours des relations d'amitié avec la République. Pour arriver à ses fins, Venise avait dû combattre aussi les prétentions des seigneurs serbes voisins, Sandali, de Bosnie, qui avait épousé Hélène, veuve de Balcha III, et Hrvoïé.

Ce dernier des Balcha finit ses jours au mois d'avril 1421. Son héritage fut réclamé aussi par le nouveau chef de la Serbie, Georges Brancovitsch, dont les troupes, combattant contre Venise, occupèrent Drivasto, Antivari et Budua. Venise n'abandonna pas cependant ses prétentions, qui s'appuyaient sur de longs sacrifices d'argent et des victoires durement gagnées. Pour conserver ses possessions albanaises, contre Brancovitsch aussi bien que contre le prétendant Étienne de Maramonte, la République consentit à payer un tribut aux Turcs.

VIII.

Scanderbeg.

Le dernier et le plus savant historien des Serbes, Jireček, reconnaît que dans les armées du Tzar Douchane, surtout dans celles qu'il employait pour les



régions inférieures de ses dominations, les soldats appartenaient à la race albanaise. On peut aller même plus loin pour fixer complètement la part qu'eurent les Albanais dans la fondation et le maintien de cette dernière contrefaçon slave de l'Empire byzantin. Cet Empire représentait la centralisation romaine, renforcée encore par l'influence politique de l'Orient: un souverain adoré, une Cour brillante, une organisation compliquée des rangs et des fonctions, une capitale. Tandis que l'État serbe du XIV-e siècle, tel qu'il résulte des conquêtes de l'„empereur“, n'avait qu'un chef militaire, à peine entouré de quelques dignitaires, sans capitale fixée et retenant sous son hégémonie plutôt que sous ses ordres des seigneurs locaux qui étaient bien les maîtres chez eux. C'était une vraie féodalité balcanique. Et, si on voudrait admettre l'influence du régime angevin, cette influence elle-même s'était exercée uniquement sur l'élément albanaise et s'était donc transmise à la nouvelle fondation par le seul intermédiaire de ce peuple.

Participant aux expéditions que Douchane, qui était désireux d'avoir, avec la Macédoine entière, Salonique, chef-lieu naturel de la province, les Albanais furent naturellement dirigés vers le Sud, et beaucoup d'entre eux, suivant le courant, déjà ancien — ainsi qu'on l'a vu — vers l'agriculture, n'en revinrent plus dans leurs vallées continuellement exposées aux attaques et aux pillages des Turcs. Un des combattants pour la couronne byzantine pendant la seconde moitié du XIV-e siècle, Manuel Cantacuzène, habitué à employer des Albanais, à une époque où on ne dédaignait guère la concours des Turcs de toute espèce, fit passer de nombreux soudoyers du Pinde dans la Morée elle-même, alors que d'autres, comme la Compagnie des aventuriers catalans, établissaient des campements



albanais, qui demeurèrent, dans la Grèce continentale. Venise, aussitôt qu'elle eut Corfou et les villes du littoral, s'empressa de faire passer des soldats de cette nation dans toutes ses colonies, anciennes et nouvelles, au-delà de l'Adriatique.

Il faut admettre aussi qu'une des causes pour lesquelles cette migration continua au XV-e siècle fut la conquête par les Turcs des contrées de l'Albanie méridionale, défendue, non sans bravoure, par les Tocco d'origine napolitaine. Ianina fut occupée en 1430, Arta dix-neuf ans plus tard. Les Tocco ne conservèrent que Céphalonie, berceau de leur puissance, et Zante.

Les relations de la République avec les seigneurs de l'intérieur, dont elle aurait fait volontiers des condottieri à son service, s'étendaient jusque dans l'Ématie, dans le pays, purement albanais, de Mat. Ivan Castriota, qui se faisait appeler ainsi, bien que de pure race chkipétare, d'un nom serbe et d'un surnom grec — *kastriotis* signifie bourgeois, habitant une ville fortifiée —, eut ainsi des rapports politiques accidentels avec les Vénitiens, bien qu'il fût contraint d'adopter la suzeraineté des Turcs. Il dut leur donner, selon la coutume, en ôtage un de ses fils, né d'une femme slave — un autre des enfants porte le nom serbe de Stanicha, un troisième celui de Répoch —, Georges et, comme les appâts ne manquaient pas à la Cour du Sultan, où un représentant intelligent des races conquises pouvait s'élever jusqu'aux situations les plus brillantes et les plus rémunératrices, Georges Castriote devint le „prince Alexandre“ des Turcs, Skenderbeg.

Ceci ce passait à un moment où on ne pouvait guère soupçonner l'approche d'un grand mouvement de récupération chrétienne, d'une nouvelle croisade



destinée à délivrer et à raffermir Byzance, prête déjà à succomber. Jean Hunyadi, un Roumain de Transylvanie, qui avait passé dans les rangs de la caste dominante des Magyars et avait adopté le rite catholique, se mit à la tête des armées qui devaient rendre l'Orient européen à ses anciens maîtres.

L'Albanie reçut cette fois l'impulsion qui devait lui rendre l'humeur combative, en lui désignant un but digne de ses efforts, de cette Hongrie qui, de concert avec les Roumains de la Valachie et de la Moldavie et avec les Serbes du despote Georges Brancovitsch, qui devait cependant bientôt fausser compagnie, reprenait les traditions des rois angevins de Naples, les projets d'un Charles d'Anjou et d'un Philippe de Tarente.

Les premiers qui prêtèrent foi aux promesses de Hunyadi et acceptèrent sa conduite furent les Mousachi, les Doucachine, les Topia et cet Arianitès Comnène, dont les relations avec les Grecs — cependant sa fille, Angéline, allait épouser le fils de Brancovitsch — équivalaient aux relations des Castriote avec les Slaves. Ce ne que deux ans plus tard, en 1443, que Scanderbeg revint à son ancienne foi et à ses attaches, commençant une longue guerre, magnifiée par le légende généreuse qui forme la gloire éternelle de son nom.

Skenderbeg ou Scanderbeg — c'est le nom sous lequel l'ont connu les contemporains aussi bien que la postérité — garda toujours quelque chose de son éducation au milieu des Turcs. Combattant des ennemis cruels, il employa leurs propres moyens, ainsi que devait le faire, une vingtaine d'années plus tard, le prince valaque Vlad l'Empaleur. Il n'hésita pas —, se saisissant d'un neveu rebelle, à le décapiter, sur une galère vénitienne, de sa propre main. Connaissant d'une manière par-



faite le système turc de faire la guerre, il en profita pour se maintenir dans des circonstances où un autre se serait perdu et aurait bientôt payé de sa tête la témérité de s'être soulevé contre son suzerain et maître. Mais, demeuré Albanais dans le fond de son être, il aimait le combat pour le combat et, dénué d'orientation politique — car les Turcs en firent leur ennemi constant seulement par leur opiniâtre résolution de se saisir de Croïa, la capitale de Scanderbeg, l'aïe du vautour albanais, qui portait l'aigle dans ses armes—, il fut, selon les circonstances, pour et contre Venise, à laquelle il réclamait en 1447 Dagno et Drivasto, — Venise elle-même mettait à prix la tête de cet ennemi— et, lorsque, à un certain moment, les troupes du Sultan arrivèrent à le chasser, il ne ressentit aucune humiliation à aller continuer en Italie, comme simple chef de mercenaires, la cause de ce roi de Naples qui avait été aussi un de ses constants protecteurs.

Barletius, écrivain dans le style de la Renaissance, grand amateur de récits intéressants beaucoup plus qu'authentiques et hardi créateur d'incidents historiques étrangers à l'histoire, nous a laissé plutôt un poème qu'une biographie du héros albanais, qui fut connu désormais sur la foi de ce témoignage suspect. Rien dans les sources vénitiennes, documents et chroniques, qui ne perdent jamais de vue ce voisin parfois menaçant, toujours digne d'intérêt, ne nous autorise à admettre les récits de ce panégyriste d'une riche imagination et qui, du reste, a pu très bien employer des chants populaires depuis longtemps perdus. Ce qui ressort de ces mentions sporadiques, tout en étant beaucoup plus simple, ne manque pas de grandeur, car il en fallait pour résister à des assauts renouvelés pendant vingt ans et à des expéditions conduites par le



Sultan lui-même, Mourad II, et son fils, Mohammed, le conquérant de Constantinople, en 1450, puis en 1466.

Venise avait fini sa lutte pour la possession de la Zenta contre le despote serbe, qui dut même, à une heure de désespoir, chercher un abri sur les possessions de la République. Empêchée dans le premier élan de son expansion, elle ne poursuivait plus, par crainte de s'attirer la vengeance turque, l'ancien projet de s'annexer tous les pays albanais jusqu'au fond des montagnes de l'intérieur. Elle devait considérer la guerre du seigneur de Croïa comme une action de défense pour son propre territoire balcanique. Le secours ne manqua pas, de ce côté-là, et on peut bien dire que sans la présence de Venise dans la Zenta la seconde époque de la carrière de Scanderbeg aurait été décidément impossible. Soutenir ce voisin chevaleresque, qui exerçait un prestige mystérieux sur les ennemis aussi bien que sur les siens mêmes, c'était faire aux Turcs une guerre défensive sans en avoir l'air.

On apprit à Venise avec satisfaction l'avance de Scanderbeg sur Bérat, son attaque contre les Turcs de Dibra et d'autres châteaux voisins. C'étaient en partie des étrangers, mais en partie aussi les anciens seigneurs chrétiens, des parents ou des rivaux traditionnels du vengeur de la chrétienté, qui avaient adopté eux-mêmes l'islam ou l'avaient hérité de leurs frères. La haine n'en était que plus vive : la revanche, la vendetta albanaise, fameuse de tout temps, eut dans ces conflits, au moins le rôle que la politique dans un sens plus élevé du mot. Tel fut le cas de Mousa, qui commandait là-bas, à Dibra. Parmi les membres de la famille des Zénébissi il y avait aussi un „Turc“, Hamza-beg. Cela rappelle le temps où la noblesse al-



banaise se divisait entre les partisans et les adversaires du régime napolitain.

Mais, lorsque le vainqueur dans ces duels de la montagne eut sur le littoral Sainte Marie de Rotac, lorsqu'il gagna sous le mont Tomor l'important château de Tomornitza, le Sultan dut se décider à lui faire une guerre d'Empire, dirigeant contre lui, non plus des bandes albanaises musulmanes, mais ses propres légions. Alors Scanderbeg eut cependant le nouvel et précieux appui du roi de Naples, cet Alphonse d'Aragon, qui, maître aussi de la côte espagnole, rêvait d'une domination impériale s'étendant sur le bassin oriental, aussi bien que sur le bassin occidental de la Méditerranée.

Ce n'était plus un protecteur seulement qui envoyait des soldats et de l'argent, comme ç'avait été le cas pour Venise; l'héritier de Charles d'Anjou entendait être plus qu'un patron: le vaillant Albanais devenait de ce fait même son vassal selon les pratiques occidentales; on le voit bien dès 1457 par le privilège qu'il accorde en maître à la forteresse, à sa forteresse de Croïa. C'était une vraie tentative de restauration napolitaine, dans le style angevin, sur la rive orientale de l'Adriatique. Scanderbeg n'était plus qu'un „capitaine“ de ce suzerain magnifique et exigeant, de même qu'un autre souverain ambitieux et pompeux, qui prétendait aussi représenter la cause seule de la chrétienté, Matthias, roi de Hongrie, ne voyait qu'un vassal, qu'un „capitaine“ de ses armées dans le héros moldave contemporain, plus puissant et plus glorieux que Scanderbeg, Étienne-le-Grand.

Et, de même que, aux heures les plus difficiles de sa résistance, Étienne fut abandonné par celui qui se vantait de le soutenir lui seul, Scanderbeg ne trouva



pas dans le roi de Naples un appui assez puissant pour lui permettre de résister jusqu'au bout.

Le Moldave chercha un abri dans son pays plus étendu, mais Scanderbeg alla commander en Italie les troupes napolitaines d'un Robert Orsini (1461).

Il en revint (1462), amenant aussi un contingent vénitien, car, à ce moment, malgré sa politique cauteleuse, la République avait été contrainte de porter une guerre formelle contre les Turcs. L'Albanie lui dut son salut, cette fois encore.

Bientôt après eut lieu, en 1466, le suprême effort du Sultan Mohammed. Il passe par Bitolia, un des centres nouveaux de la Macédoine, et met le siège devant Croïa elle-même. Et, comme, cette fois encore, le puissant château, qui prenait par sa résistance invincible comme un caractère symbolique, se maintint sous le drapeau de la liberté albanaise, le conquérant de Constantinople adopta la même mesure que son aïeul Mohammed I-er avait adoptée, faute de mieux, à l'égard de la Valachie. Il fortifia Valona, où les Turcs s'étaient nichés dès le commencement de ce XV-e siècle, et fonda au milieu même de cette opiniâtre Albanie chrétienne la grande ville d'Elbassan. Des colonies musulmanes furent établies, alors que 3.000 prisonniers albanais accompagnaient à son retour le Sultan, déchu de ses espérances. Un certain Balabanbeg eut la garde de ces régions, — encore un indigène qui avait embrassé l'Islam.

De nouveau Scanderbeg dut quitter sa patrie, mais seulement pour revenir d'autant plus acharné contre ce rival qu'il méprisait. Des combats furent livrés près de Durazzo, où Venise crut prudent d'envoyer une flotte. Comme le Sultan avait laissé pour fomenter des intrigues parmi les chefs du pays, — ainsi qu'il l'avait fait, non sans succès, en Valachie, avec son



„mignon“ Radu-le-Beau, contre le frère de ce prétendant, Vlad l'Empaleur, — un neveu du héros albanais, celui-ci lui fit subir le supplice dont il est question plus haut.

Mais déjà étaient épuisées aussi les forces de celui qui pendant vingt ans au moins n'avait fait que le miracle journalier de la résistance d'un petit seigneur pauvre et peu entouré, sans alliés proches et sans amis sincères, contre toutes les forces d'un grand Empire, conduites par un guerrier redouté. Avant soixante ans il se retire, désespérant de pouvoir revenir jamais dans ses vallées souvent arrosées du sang de sa race, à Alessio, chez ses voisins, les Vénitiens, qui l'accueillirent, sans lui fournir de nouveaux secours. C'est là que mourut, en 1468, ce plus grand représentant de sa race, qui ne l'a jamais oublié.

Venise occupa Croïa en 1469, mais perdit Scutari en 1478. La veuve de Scanderbeg, Andronique, fille d'Arianitès Comnène, se refugia, avec son fils, en terre étrangère, et ce qui avait fait un moment sous un drapeau de victoire une seule et même Albanie se divisa aussitôt entre les maîtres des anciens districts, les Mussachi, les Sgouro, etc. Des Slaves, ou des Albanais slavisés, comme Ivan, fils du condottière Étienne, au service de Venise, et mari d'une Arianitès, à Zabljak, surgissent dans des régions plus inabordables pour essayer la politique qui n'avait pas réussi jusqu'au bout à cet extraordinaire guerrier. Ivan, devenu lui aussi un héros de la légende, arriva à fonder une principauté albano-slave, qui fut le Monténégro. Les Hoti albanais étaient parmi ses fidèles.



Après Scanderbeg : souffrances et révoltes

Le fils de Scanderbeg, don Giovanni, émigra en Italie, où il obtint des rois de Naples des possessions assez étendues. Un Ferrante, appartenant à la même famille, se trouve aussi parmi les nobles napolitains. Il faut mentionner les descendants, dont la série se continue jusqu'à nos jours, du frère aîné de Scanderbeg, Stanicha, qui devinrent des marquis d'Atripalda. Jireček cite aussi des descendants italianisés des Arianitès et des Doucachine, ces derniers établis à Venise et à Ancône.

Ce Moussachi, André, qui mit ensemble, dans tout un opuscule, la généalogie de sa famille, avait subi lui aussi l'influence dénationalisatrice de la civilisation italienne. Avec les chefs, toute une population albanaise quitta son pays d'origine pour trouver un abri sur le rivage opposé de la Mer Adriatique: ils sont parmi les ancêtres les plus éloignés des Albanais qui habitent jusqu'aujourd'hui certains villages de la Sicile et dont on verra bientôt le rôle dans la nouvelle vie culturelle de la nation.

Mais la plupart des Albanais jouent désormais un rôle dans l'envahissante vie ottomane, dont les chefs n'appartenaient pas et ne pouvaient pas appartenir à la race turque elle-même, peu capable d'accomplir des fonctions politiques. A côté des renégats bulgares, serbes — en très grand nombre —, grecs, parmi lesquels certains des plus hauts dignitaires de l'Empire au XV^e siècle — on rencontre, dans une proportion qui s'accroît sans cesse, non seulement des descendants des anciens princes de clan, des anciens comtes et chéze



du littoral de l'Adriatique et des montagnes de l'intérieur, mais aussi des Chkipétars d'origine basse. Certains parmi eux étaient de vrais fidèles de l'islamisme, d'autres gardaient des sympathies pour la religion chrétienne qu'ils *n'avaient abandonnée* que formellement, pour se plier aux besoins de leur carrière: on trouve des crypto-catholiques jusque vers le milieu du XIX-e siècle, époque à laquelle ils furent soumis à des persécutions barbares, étant déportés en Asie Mineure, où beaucoup d'entre eux succombèrent à la misère et aux privations. On sait que ce phénomène, de pratique religieuse double, se rencontre aussi dans la Perse, au commencement de la domination musulmane, lorsque certains des Iraniens s'obstinèrent à rester en secret adhérents de l'ancienne foi.

Mais il ne fallait pas embrasser la religion mahométane pour pouvoir satisfaire l'instinct ancestral de guerriers. En dehors de cette nouvelle Dioclétie monténégrine, sous les étendards de laquelle, portant les mêmes aigles byzantines, on pouvait continuer la guerre à la manière de Scanderbeg, des perspectives s'ouvraient en Italie, durant les guerres qui changèrent la face de la péninsule, pour tous ceux qui voulaient faire de la bravoure traditionnelle des Albans un savant métier. On pourrait écrire tout un livre sur les „estradiots“ balcaniques au service des différents princes et des républiques italiennes du XV-e et du XVI-e siècle, et parmi ces stratiotes un bon nombre sont d'origine albanaise, tel un Boua, Mercurio. Les Vénitiens employèrent très souvent ces stratiotes durant les guerres qu'ils eurent à soutenir contre les Turcs pour la possession, non seulement de l'Albanie — ils perdirent Durazzo seulement en 1501—,



mais aussi de la Morée, où ces mercenaires pouvaient retrouver d'autres éléments, déjà établis dans le pays, de la même race.

En perdant Durazzo, Venise put conserver cependant ses ports, qu'elle avait acquis à prix d'argent à la fin du XIV-e ou vers le commencement du XV-e siècle: Dulcigno, Antivari et Budua. Il fallut une nouvelle guerre malheureuse, — malgré la grande victoire chrétienne de Lépante — pour que les deux premiers de ces ports fussent abandonnés au Sultan. Chimaira et Sopoto n'étaient pas restées non plus longtemps entre les mains des Vénitiens déçus. Budua seule fut conservée sur la côte albanaise comme une dépendance isolée de la Dalmatie restée vénitienne. On sait que, parmi les îles voisines, Corfou se maintint, jusqu'à la fin du XVIII-e siècle, dans la possession de la Seigneurie.

Mais, si la domination occidentale de la République de Venise, pulvérisée dans cette série de guerres perdues, disparut presque complètement, il n'en fut pas de même de cette autre influence de l'Occident qui fut celle de l'Église catholique. Si dans les régions du Sud, en relations avec Arta et Janina, où, pendant les derniers temps de l'indépendance, l'élément grec avait dominé dans la vie politique et religieuse, les Albanais étaient restés attachés à l'orthodoxie, le rite catholique garda ses adhérents dans toutes les régions du Nord et du centre, où l'activité des missionnaires ne cessa un seul moment. Ils permettaient aussi l'emploi de l'idiome national, même dans les cérémonies de l'Église, et, quelque temps avant que le pèlerin allemand Arnold von Harff, venant de Cologne, eût recueilli une vingtaine de mots albanais:



(1496), nous avons rencontré, dans une autre source occidentale, la formule albanaise pour le baptême, formule que, en l'absence d'un prêtre, pouvaient prononcer les parents mêmes d'un enfant agonisant ¹.

Les plus anciens livres en albanais, des catéchismes, sont dus à ces représentants de la religion catholique.

Ces évêques latins et leur clergé vivaient, du reste, dans une situation de pauvreté et d'humilité complète. Les chefs religieux des Albanais catholiques n'avaient pas même la permission de résider dans les villes qui avaient été le siège de leurs prédécesseurs, et ces villes n'offraient que de misérables ruines, comme c'était le cas pour Drivasto, pour Alessio, pour Croïa, où les chrétiens n'étaient pas admis de nuit jusque dans les derniers temps, et pour Durazzo elle-même. Beaucoup de villages avaient été aussi détruits, et la population, qui, de la fin du XIII-e au milieu du XV-e siècle, avait commencé à envahir les villes et à participer aux bienfaits de la civilisation, retournait souvent à la barbarie primitive dans les montagnes inhabitables : un écrivain serbe de notre temps prétend avoir découvert ², dans des endroits tout à fait à l'écart, de pauvres montagnards qui ne connaissaient pas le sucre, le prenant pour de la neige. Les anciennes routes de commerce étaient devenues extrêmement difficiles, et bientôt les marchands les abandonnèrent presque complètement : les derniers itinéraires que nous avons conservés datent du XVI-e siècle, et la dernière description plus étendue de l'Albanie septentrio-

¹ *Notes et extraits pour servir à l'histoire des croisades*, V, p. 295.

² M Vladan Géorgévitch.



nale est celle de Marino Bizzi, évêque d'Antivari, qui visita ce pays en 1610.

La situation des évêques orthodoxes, moins soupçonnés à cause des relations qui s'étaient nouées entre l'élément grec et les maîtres turcs, était de beaucoup meilleure. Cependant elle empira pendant le XVI-e siècle et surtout vers la fin de ce siècle, lorsque la nouvelle croisade, commencée par le Pape Clément VIII, qui incitait au combat les Impériaux de Rodolphe II, le prince de Transylvanie, Sigismond Báthory, héritier, dans ses propres illusions, du grand roi de Hongrie Matthias, les princes de Moldavie et de Valachie, dont le premier, Michel-le-Brave, entretint des relations secrètes avec les Albanais, et jusqu'aux Cosaques, rendit suspects tous les éléments chrétiens soumis au Sultan. Auparavant même on voit des évêques d'Ochrida, de même que des prélats qui portaient le titre du patriarcat serbe d'Ipek, quitter leur patrie pour demander aux Occidentaux, de l'Empire allemand, aussi bien que de l'Italie, beaucoup plus tard au Tzar de Moscou, des secours d'argent et un peu d'attention pour les souffrances de leur peuple ou seulement de leur Église. Un de ces évêques d'Ochrida s'intitule dans ses requêtes: „archevêque de la Prima Justiniana, de la Bulgarie entière, patriarche de la Serbie, de la Macédoine, de la Moldavie et de la Valachie“.

En ce qui concerne les révoltes locales à cette époque agitée, un Grdan Voévode conduit un mouvement en 1580; on ne connaît pas le nom des chefs albanais qui s'adressent à Michel-le-Brave pour s'offrir à le soutenir dans une guerre de récupération chrétienne, ainsi que jadis le jeune Scanderbeg s'était offert à un



autre grand Roumain, Jean Hunyadi. Mais à cette époque l'adversaire constant du même prince Michel, celui qui lui disputa la possession de la Transylvanie, dont il voulait être lui-même le gouverneur, celui qui, même après une réconciliation formelle, poursuivit la vendetta contre ce frère d'armes au service de l'empereur, fut Georges Basta, appartenant aux Albanais établis dans le royaume de Naples. Employé aussi dans les Pays-Bas, où il avait appris l'art de préparer une guet-à-pens, ce général, sur la mémoire duquel pèse la responsabilité d'un des plus grands crimes politiques de son époque, fut parmi les chefs d'armées les plus connus et en même temps un remarquable écrivain dans le domaine militaire et l'auteur de mémoires publiés par l'Italien Ciro Spontoni sous le titre „d'Histoire de la Transylvanie“.

X.

L'Albanie au service des Turcs.

D'un côté donc, Grdan et les chefs inconnus de la révolte contre les Turcs, de l'autre, Basta, général au service de l'empereur allemand, et en face de ces représentants de la race albanaise se dressent les grands généraux que cette même race donna à la fin du XVI-e siècle à l'Empire ottoman même, comme les Grands-Vizirs, rivaux entre eux, selon la coutume de leur nation, Ferhad et Sinan. Ce dernier surtout joua un très grand rôle, et ce fut lui qui conduisit de fait l'Empire ottoman, qu'avait conduit, sous Sélim II, le Serbe Mohammed Socoli, sous le règne des Sultans dégénérés qui furent Mourad II et Mohammed III. On doit à l'énergie féroce de Sinan, à sa haine fanatique contre les chrétiens, à son espoir de pouvoir établir



sur le Danube des pachas turcs à la place des princes roumains incertains ou rebelles, l'éruption même de cette guerre contre les Impériaux, commencée en 1593, qui devait user d'une manière si complète les forces d'un empire dont ce fervent propagateur de l'esprit guerrier ne soupçonnait pas la faiblesse intime et les vices cachés.

Au commencement du XVII-e siècle les éléments de direction et de civilisation paraissent manquer totalement à la nation albanaise. Les Turcs, après la leçon que venaient de leur donner les dernières agitations pendant la guerre contre les Impériaux, n'admettaient plus guère des évêques venant des possessions du voisinage. (Dès 1570 on avait proposé de nommer un évêque de race albanaise, sujet du Sultan et résidant à Alessio.) Les anciens sièges épiscopaux étaient vacants, sauf peut-être celui de Sopoto (*episcopatus sopotensis*) et l'ancien „évêché d'Albanie“ (*episcopatus albanensis*). La religion catholique était représentée plutôt par des moines franciscains, en relation avec ceux de Bosnie et de Bulgarie, dont l'influence s'étendait aussi au-delà du Danube. C'étaient en même temps des propagandistes politiques, et un d'entre eux, Francesco Antonio Bertuccio, envoyait à Rome et ailleurs des mémoires pour démontrer qu'il est possible de délivrer l'Albanie par des moyens de son cru.

Mais l'ancienne vie de clan se maintient, malgré ce manque d'organisation et de direction, même à cette époque, qui est la plus malheureuse, avec ses assemblées du peuple, dont le nom albanais vient du latin *conventus*, avec ses anciens „juges“, qui, après avoir été des cnèzes, des comtes, sont maintenant, à la mode



turque, des „bannerets“, des baïraktars. On voit même avec surprise les anciens noms historiques revenir à la surface, comme c'est le cas pour les Doucachine et les Topia. Les Pastrovitsch, qui apparaissent souvent aussi dans les sources du moyen-âge, jouent un rôle important. C'est aussi le temps où il est parlé très souvent de l'importance qu'avait gagnée le clan catholique des Clementi, du côté de la Mer Adriatique, près de Podgoritza.

Mais personne ne pensait plus à une révolte. Ceux qui s'étaient manifestés pour l'ancienne liberté avaient eu le sort de ce malheureux Albanais qui fut promené par les rues de Constantinople après avoir été écorché vivant. On ne rencontre plus en Occident, à côté des évêques dont nous avons fait mention, de ces bizarres aventuriers de la fin du XVI-e siècle, dont l'un s'intitule Jean André „Angelus Flavius Comnenus, duc de Drivasto et de Durazzo“. Il paraît cependant que les Albanais ne furent pas étrangers à ce mouvement de délivrance des Bulgares qui, parlant de l'ancien „lion“ de leur race, s'adressaient à Mathieu, prince de Valachie, pour lui demander de se mettre à la tête d'un grand mouvement libérateur.

C'est l'âge des Keupruli, dont le premier, ce terrible vieillard Mohammed-Pacha, qui rendit à l'Empire l'ordre et lui imposa une politique d'énergie rédemptrice, était né en Asie Mineure, de parents albanais. Une chronique moldave met en relations les débuts, plus ou moins exactement rapportés, de Mohammed avec ceux d'un autre Albanais, celui-ci chrétien, qui était destiné à faire une brillante carrière: ce Ghica, qui se fit appeler plus tard Georges Ghica, lorsque, depuis



longtemps un des principaux boïars de la Moldavie, il obtint le trône du pays, qui lui fut accordé par l'appui du vieux Keupruli.

Sous ces Keupruli, les Albanais obtiennent, du reste, un grand rôle dans la nouvelle armée ottomane, où, à la place des spahis, sans valeur militaire, et des janissaires, dégénérés et turbulents, figurent des corps spéciaux ou bien des contingents provinciaux, parmi lesquels celui de l'Albanie joue un rôle principal. Tout l'avenir des Albanais musulmans, qui supplantent complètement les autres, est désormais déterminé par cette préparation militaire dans les légions, de nouvelles victorieuses, des Keuprulis albanais.

Une nouvelle offensive chrétienne devait amener cependant, avant la fin du XVII-e siècle, dans la vie de l'Empire ottoman et de ses populations, des changements essentiels, dont les Albanais ne furent pas les derniers à tirer les conséquences.

Presque cent ans après l'offensive de l'Albanais Sinan, les Impériaux de Léopold I-er, répondant à l'attaque contre Vienne, en 1683, du Grand-Vizir Cara-Moustafa, héritier des Keuprulis, commencèrent une offensive, qui, à travers la Hongrie reconquise, les mena au-delà de la Save, en Serbie, alors que des corps de cavalerie autrichienne pénétrèrent en Bosnie et dans les anciens territoires albanais. Les „libérateurs“ chrétiens rencontrèrent naturellement l'opposition des begs musulmans de ces districts. La population de même religion, à la tête desquels ils se trouvaient, s'était sensiblement étendue pendant les derniers temps dans la direction de la Vieille Serbie, les Serbes étant en partie épuisés par le régime, de plus en plus pesant, d'une Turquie déchue et apauvrie et en partie



attirés, même avant les offres de colonisation des Autrichiens, vers le Nord. C'est à ce moment que des Albanais musulmans colonisèrent les villages du côté de Prizrend, de Diacovo et d'Ipec. Comme la population serbe, compromise par l'accueil qu'elle avait fait aux Impériaux, dut quitter ses habitations pour s'établir en terre d'Empire, au Nord de la Save et du Danube (dans le Banat), — c'est en vain qu'on a cherché tout dernièrement à nier ce fait¹ —, les Albanais purent s'étendre encore plus loin dans ces nouveaux territoires de leur habitation.

A l'occasion de la nouvelle guerre entre Autrichiens et Turcs, en 1737, les districts albanais furent envahis de nouveau. Après une préparation des habitants par les agissements de l'archevêque de Skoplié, un Albanais, cette fois, plusieurs clans catholiques, les Clementi, les Hoti, etc., se soulevèrent pour accueillir l'armée d'invasion. Mais les Impériaux ne furent pas en état de soutenir cette population révoltée contre les Turcs, et la répression, à laquelle participèrent aussi les Albanais musulmans, fut particulièrement cruelle.

En même temps que la première guerre entre Autrichiens et Turcs, Venise, alliée de l'Empereur dans le grande ligue chrétienne, avait entrepris de reconquérir la Morée. Elle arriva à réaliser cette intention, et en même temps des troupes vénitiennes se saisissaient sur la côte albanaise de Valona et de Canina. De leur côté, les Albanais musulmans de Scutari, sous la conduite du sandschac Soliman, appartenant à la

¹ Iovan Tomitch, *Les Albanais en Vicille-Serbie, etc.*, Paris 1916.



lignée, célèbre plus tard, des Bouchatlia, combattaient, entre 1685 et 1692, contre les Monténégrins alliés des Vénitiens et contre le contingent vénitien lui-même, qui s'était réuni aux troupes du prince-évêque. Après la conclusion de la paix de 1699, qui abandonnait momentanément la Morée à ses anciens maîtres chrétiens, un autre Pacha de Scutari, un Turc cette fois, soumit Scutari, Dulcigno et Antivari, qui s'étaient révoltées, ainsi que cette tribu catholique des Clementi, qui résista avec acharnement. Certains de ces malheureux Albanais trouvèrent un abri sur les frontières de l'Autriche, près de Mitrovitza. Un peu plus tard, en 1744, d'autres Albanais, de l'Épire, des environs de Chimaira, s'établirent dans le Sud de l'Italie, près de leurs frères qui avaient quitté la patrie commune dès les jours de Scanderbeg.

Pendant les guerres que les Turcs furent contraints de porter contre les Russes, dans la seconde moitié du XVIII-e siècle, les Albanais jouent un rôle important; ce sont ceux qui appartiennent à la religion musulmane. Quant à leurs frères chrétiens, on les trouve déjà au moins vers 1760 au service des princes de Valachie et de Moldavie, et, pendant la guerre commencée en 1788, ils s'entendirent avec les Russes et formèrent toute une compagnie au service de l'Impératrice Catherine. La coutume d'entrer dans la garde des princes danubiens se conserva plus tard aussi, et, lorsque les Grecs, nourris des idées de la Révolution française, formèrent „l'hétairie“ qui devait amener la révolution de 1822, parmi les premiers initiés se trouvait le commandant des „Arnautes“ de Bucarest, le capitaine Géorgakis ou Iordachi, originaire d'un des villages roumains du Pinde. Iordachi, de même que son



camarade Pharmakis, fut parmi les plus vaillants combattants au cours du mouvement qui éclata en Moldavie; il périt dans les ruines du monastère de Secu, dont il avait fait sauter le clocher, préférant la mort à la captivité turque.

D'autres Albanais s'étaient mêlés aux guerres napoléoniennes, qui atteignirent aussi la Péninsule des Balkans: il y eut tout un régiment d'Albanais dans l'armée française entre 1807 et 1814. Napoléon s'était préoccupé de l'Albanie, dont il avait fixé le sort dans ses projets de remaniement de l'Orient turc.

Mais l'énergie albanaise se manifeste surtout, comme on pouvait bien l'attendre, chez les Albanais musulmans. Telle la famille des Bouchatlia, dont il a été question aussi plus haut. Le Pacha Cara-Mahmoud, appartenant à cette famille, attaqua les Monténégrins entre 1787 et 1796; après avoir brûlé Cettigné, il fut tué dans une rencontre avec ces montagnards slaves: Jireček assure que sa tête est encore conservée dans la capitale du Monténégro. Son parent, Moustafa, devait jouer un rôle pendant une autre guerre entre Turcs et Russes, en 1829, pour être ensuite poursuivi comme rebelle et exilé en Asie Mineure.

Au moment où le fils d'un Albanais de Cavala, marchand de tabac, devenait vice-roi d'Égypte et fondateur d'une dynastie qui n'est pas éteinte, un autre représentant de l'Albanie musulmane, Ali-Pacha, obtenait une situation presque royale dans le pachalic d'Ianina, qu'il avait su gagner par ses qualités et par ses intrigues. Il n'y eut jamais dans l'Empire ottoman quelqu'un qui eût réuni plus que ce Tosque de Tébélieni l'énergie la plus féroce, le mépris le plus



absolu pour la vie humaine, l'avidité la plus insatiable et la perfidie la plus raffinée avec une très haute intelligence, un talent supérieur de manier les hommes et un sens réel des nécessités d'une nouvelle civilisation pour les peuples de l'Empire en décadence. Il employa ses relations à Constantinople, qu'il entretenait par de larges présents, pour obtenir des dignités, comme celle de gouverneur de la Roumélie, contre les bandes dévastatrices des brigands, seulement dans le but d'élargir, en Albanie même jusqu'à Arta, en Macédoine, jusqu'à Monastir, et, s'il était possible, en Thessalie, où il avait été Pacha de Tricala et où il avait assuré des situations à ses fils, ses possessions, qu'il croyait pouvoir fondre ensemble dans un nouvel État capable de progrès.

Il ne négligeait rien pour entretenir ses relations avec l'Occident, et il retenait de gré ou de force des étrangers, des „Francs“, pour former ses troupes, pour servir son artillerie, pour entretenir ses relations diplomatiques, se donnant volontiers comme un grand réformateur, dans le sens européen, de ses provinces. Il y avait, sans doute, dans le tyran d'Ianina, qui ne sera jamais oublié, pour ses cruautés comme pour la grandeur et la pompe de son régime, quelque chose qui rappelle Scanderbeg lui-même et toute la longue série de chefs albanais dont la mission dans les Balkans paraissait être celle de conserver à l'Occident une place dans la péninsule des Balkans.

La révolution grecque fut encouragée par lui. Il espérait probablement se servir de ce mouvement national, comme il s'était servi de tout ce qui s'était passé dans son voisinage et dans sa sphère d'influence. Mais les Grecs poursuivirent leurs propres buts, et Ali, compromis par ses relations avec les ré-



volutionnaires, expia ses erreurs plutôt que ses forfaits sous les coups des assassins payés par la Porte pendant le siège d'Ianina, entrepris contre lui en 1822.

Cet incident tragique d'Ali-Pacha n'est pas, du reste, la seule manifestation des Albanais pendant la révolution grecque: sans compter les contingents fournis par l'Albanie aux Turcs au cours de leur œuvre vaine de répression, il faut rappeler que parmi les principaux représentants de la cause chrétienne, qui tendait à rétablir l'Empire byzantin, il y avait de nombreux chefs albanais, ainsi que des Roumains du Pinde, et que parmi les hardis pirates qui sur leurs brûlots légers osèrent attaquer la flotte turque et égyptienne il y avait des Albanais des îles de Hydra et Psara.

Le nouveau royaume de Grèce eut une population albanaise aussi dans l'île d'Égine et jusque dans le voisinage d'Athènes. L'élément albanais a une place que les préoccupations nationales se sont efforcées de diminuer le plus possible, dans la population de la Grèce, telle qu'elle fut formée par la convention de Londres, en 1830.

Les Albanais restés en Albanie ne se distinguèrent que par leur opposition aux réformes „modernes“ du Sultan Mahmoud: tel le mouvement de 1833 à Scutari, puis celui de 1735, sur un autre point de la région, et enfin le soulèvement des Mirdites sous leur „prenc“, Bib-Doda. Plus tard, Abdoul-Hamid provoqua une révolte des Albanais contre les prescriptions du traité de Berlin, qui détachait une partie de leur pays pour le réunir au Monténégro (1878—1881). Désormais le Sultan soupçonneux ne s'entoura que de soldats appartenant à la garde albanaise, dont on connaît le grand rôle.



Rénovation albanaise.

Nous ne nous arrêterons pas aux dernières révoltes de l'Albanie dans un ouvrage dont le but est surtout de montrer la mission que la race albanaise remplit — le plus souvent à côté des Roumains du Pinde, leurs voisins, — pour amener et entretenir dans les Balcons l'influence rénovatrice de l'Occident catholique et latin.

Car l'Occident intervint de nouveau à ce moment pour donner aux Albanais chrétiens, aux Albanais catholiques l'Écriture, une grammaire, une orthographe et les premiers éléments d'une littérature moderne, ce qui valait certainement plus que ces soulèvements violents et passagers, à la mode du moyen-âge. Des missionnaires, comme P. Bogdano (1685), avaient déjà donné des „observations sur la langue“, des Vies de Saints. Mais il fallut attendre le dix-neuvième siècle pour avoir des œuvres d'un caractère plus élevé, s'adressant à l'âme même de la vieille Albanie opiniâtre.

Il faut faire d'abord une place à part à cette grande dame roumaine, de très lointaine descendance albanaise, Hélène Ghica, fille du Ban valaque Michel et femme divorcée d'un prince russe quelconque, qui, s'étant fixée en Occident, se consacra aux études littéraires les plus variées, dans lesquelles elle fit preuve d'une érudition peu commune. Elle donna, avec un sens réel de sa consanguinité avec ces ancêtres lointains, entre autres, une publication italienne „sur les Albanais en Roumanie“ (*Gli Albanesi in Rumenia*, 1873) et une autre sur „la nationalité albanaise d'après ses chants populaires“ (1867).



Mais déjà, alors que des livres épars paraissaient dans des milieux grecs, ainsi qu'à Bucarest, où la colonie albanaise fut toujours florissante, se développant de la manière la plus libre au milieu d'un peuple frère, et même à Sofia. les Albanais d'Italie commençaient leur activité rénovatrice.

Il faut citer parmi eux, comme traducteurs d'ouvrages occidentaux, comme éditeurs de chants populaires, comme compilateurs de grammaires et d'histoires littéraires, comme poètes originaux enfin: Nicolas Camarda, Gabriel Dara, un Crispi, Giuseppe (*Memoria sulla lingua albanese*, à la suite du livre de Leonardo Vigo, *Canti popolari siciliani*, Catania, 1847), Giuseppe Jubany (*Raccolta di canti popolari e rapsodie di poemi albanesi*, Trieste 1871), Giuseppe Schirò, Demetrio di Grazia, Lorecchio, Alberto Straticò (*Manuale di letteratura albanese*, dédié au ministre italien Crispi comme à un congénère; il y a aussi une traduction roumaine; 1896) et les poètes Goffredo Ruggiero (1876) et surtout Girolamo di Rada. Leur œuvre est de beaucoup supérieure à celle, tâtonnante, de leurs frères restés dans la patrie balcanique et parmi lesquels ne s'est manifesté encore aucun écrivain d'un talent supérieur: de ce côté-ci on pensait plutôt à donner au peuple les Écritures, des livres d'Église, des calendriers et des opuscules d'imitation pour les connaissances usuelles (comme les essais de grammaire de Constantin Christophoridis d'Elbassan). Dès 1886 avaient commencé les publications bucarestaises de la *Drita* (un institut de culture albano-roumain existait dès 1892). Plus tard un journal albanais fut publié à Lausanne et un autre en Amérique.

Quant aux incidents politiques qui forment la brève histoire du royaume d'Albanie, tel qu'il a été



constitué en 1319 par la conférence de Londres, ils sont trop récents pour qu'on puisse avoir la perspective historique nécessaire. Ils ont montré l'insuffisance d'un gouvernement, le manque de préparation d'une classe dominante, le manque d'orientation d'une civilisation naissante, qui avait encore à chercher, avec des éléments fournis par les Albanais de Grèce, par les colonies albanaises de Bucarest, de Sofia, etc., une langue littéraire et une civilisation propre ; ils ont montré surtout ce qu'un peuple peut subir s'il admet trop facilement les influences intéressées de voisins qui ne désirent rien de plus que s'annexer ouvertement ou subrepticement son territoire ; il auront prouvé aux Albanais vraiment patriotes ce que les illusions autrichiennes avaient de trompeur et la prudence avec laquelle il faut considérer toute immixtion étrangère qui n'est pas en relations avec les souvenirs du pays et les nécessités traditionnelles de la race. Mais ces incidents n'ont nullement fourni la preuve qu'au moment où toutes les races sont appelées à revivre et où on les consulte elle-mêmes pour qu'elles déclarent de quelle manière elle entendent vivre à l'avenir, un de peuples les plus anciens et, individuellement, les plus doués du continent européen, n'a pas le même droit à l'existence que des voisins qui n'ont pas toujours ses grandes qualités.



APPENDICE.

La population albanaise actuelle. de quelques régions

notices extraites de la statistique officielle ottomane

Recensement de 1905-1906¹.

1. Sandschac de Novi-Bazar :

27.980 Albanais mahométans et Turcs.

19.795 " chrétiens et Serbes.

47.775 Population totale.

2. Sandschac de Prichtina.

254.605 Albanais mahométans.

110.310 Albanais catholiques, Albanais orthodoxes, Serbes, Bulgares et Tziganes.

364.015 Population totale.

3. Sandschac d'Ipek :

139.901 Albanais mahométans.

45.878 Albanais catholiques, Albanais orthodoxes et Serbes.

185.779 Population totale.

¹ Communication de M. Bérati.



4. *Sandschac d'Uskub.*

(Les cazas d'Uskub, Koumanovo et Orhanié.)

90.840 Albanais mahométans.
 60.709 Albanais orthodoxes, Bulgares et Serbes.
 151.540 Population totale.

5. *Sandschac de Prizrend.*

(Les cazas de Prizrend, Kalkandelen et Gostivar.)

158.742 Albanais mahométans.
 15.222 Albanais catholiques et orthodoxes.
 11.606 Serbes.
 473 Tziganes.
 194.480 Population totale.

6. *Vilayet de Monastir :*

457.994 Albanais mahométans et Turcs.
 264.008 Albanais et Roumains orthodoxes.
 198.335 Bulgares.
 55.108 Grecs.
 7.570 Juifs.
 2.760 Tziganes.
 254 Catholiques et protestants.
 495.732 Population totale.

7. *Vilayet d'Ianina.*

227.484 Albanais mahométans.
 213.281 Albanais et Roumains orthodoxes.
 91.911 Grecs.
 4.906 Juifs.
 537.582 Population totale.



TABLE DES MATIÈRES



TABLE DES MATIÈRES

Préface	III
I. Origines	2
II. Les Albanais et Byzance	8
III. Premières manifestations historiques albanaises.	41
IV. Les Albanais et la croisade	18
V. Les Albanais et les Angevins de Naples	25
VI. Expansion albanaise à la fin du moyen-âge	30
VII. États albanais	34
VIII. Scanderbeg	41
IX. Après Scanderbeg	50
X. L'Albanie au service des Turcs	55
XI. Rénovation albanaise	64
APPENDICE: La population albanaise actuelle	67

